



ACTE III, SCÈNE XVIII.

L'OFFICIER BLEU,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN DEUX ÉPOQUES, 1785-1792.

Par MM. Paul Souchet et Alboize.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 OCTOBRE 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'AMIRAL.	M. ÉMILE.
LE MARQUIS D'ANDRE- VILLE, garde du pavillon.	M. SAINT-FIRMIN.
LE COMTE DE SOUVRAY, garde du pavillon.	M. MÉNIEA.
LE VICOMTE DE BEAUGEN- CY, garde du pavillon.	M. BARBIER.
HENRI DE MARSAY, jeune gentilhomme	M. ALBERT.
CERDIC, armateur breton	M. SAINT-ERNEST.
MARIANNE, femme de Cerdic. M ^{me} GAUTIER.	
ANGELIQUE, leur enfant (cinq	

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ou six ans.)	M ^{lle} MAILLET (petite).
GERVAISE, vieille domestique de Cerdic.	M ^{me} SAINT-FIRMIN.
MICHEL, jeune paysan à leur service	M. FRANCISQUE JEUNE.
JEAN, autre paysan	M. SALVADOR.
MARCEL, aubergiste.	M. GILBERT.
UN ENSEIGNE DE VAIS- SEAU	M. JOSEPH HUTIN.
UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.	M. MONNET.
UN SOLDAT.	

La scène est à Brest; les deux premiers actes en 1785, le dernier en 1792.

NOTA. Le premier des personnages inscrits tient la droite de l'acteur et ainsi de suite.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un village près de Brest. A droite du spectateur, une anberge avec cette enseigne : AU GARDE DU PAVILLON, avec des tables. A gauche, la maison de Cerdic. La mer au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAISE, JEAN, PAYSANS, PAYSANNES.

Au lever du rideau l'orage est dans toute sa force; tout le monde est à genoux devant une Vierge grossièrement sculptée, au milieu du théâtre, un peu à gauche du spectateur.

GERVAISE. O vierge Marie, protégez-

nous!... sauvez mon pauvre Éloi qui est en mer, apaisez la fureur de la tempête, éteignez le tonnerre, si vous ne voulez pas que mes enfans soient orphelins.

JEAN. O mon Dieu, entendez-nous; mon vieux père est allé aujourd'hui à la mer pour la dernière fois... faites-lui

Toi, pendant ce temps, cours chez mon orfèvre, et tu reprendras cette boîte qu'Angélique avait cassée en jouant, et à laquelle j'attache tant de prix... Adieu, mon enfant, je vais revenir.

Marianne se dirige vers la ville; Gervaise reconduit Angélique; les chants continuent dans la taverne.

SCENE III.

* LES MÊMES, *l'excepté* MARIANNE et ANGÉLIQUE.

MICHEL. Ah ça! mais chantent-ils!... chantent-ils!.. Ils vont se fatiguer la voix, c'est sûr.

GERVAISE. Quand donc le bon Dieu, qui nous a délivrés de l'orage, nous débarrassera-t-il de cet autre fléau?

MICHEL. Il est réel qu'il est impossible de plus molester une population qu'ils nous molestent. Je n'en rencontre jamais un, qu'il ne me jette mon chapeau par terre... il n'y a rien de sacré pour eux.

JEAN. Oui, parce qu'ils sont nobles et qu'ils servent dans la marine du roi, ils se croient tout permis... ils se font appeler les gardes du pavillon, et ils appellent les marins sans naissance des officiers bleus... C'est leur terme de mépris... mais les officiers bleus pourraient bien leur apprendre qu'ils ont le sang tout aussi chaud dans les veines.

GERVAISE. Ma foi, il aurait bien dû s'en trouver quelques-uns avant-hier au spectacle. Nous voulions y conduire Angélique avec madame, lorsque nous avons trouvé deux gardes du pavillon qui se promenaient devant le théâtre l'épée à la main, et nous ont déclaré, poliment du reste, qu'on n'entrait pas parce qu'ils ne voulaient pas qu'on entrât.

MICHEL. Et les enseignes de la ville, qu'ils s'amuse souvent à changer pendant la nuit; de sorte que, le matin, on entre chez un traiteur pour se faire faire la barbe, et on va demander une sage-femme dans un pensionnat de demoiselles.

GERVAISE. Encore, s'ils n'allaient pas plus loin dans leurs plaisanteries... mais ils en usent avec Brest comme avec une ville prise. Oubliez-vous ce capitaine qui a emmené ses créanciers en mer et les a menacés de les expatrier s'ils ne lui donnaient quittance? et cette jeune fille de la rue des Sept-Saints, qu'ils ont enlevée à ses parens!

MICHEL. Oui, mais l'amiral la leur a fait rendre.

* Gervaise, Michel, Jean.

GERVAISE. Sans doute : mais elle était folle.

TOUS. Folle!

GERVAISE. Oui, mes enfans... folle!....

JEAN. Et dire que cela peut arriver à nos femmes, à nos sœurs, à nos filles!...

MICHEL. Dis donc à nous-mêmes, et c'est bien pis; car ce n'est pas seulement aux femmes qu'ils s'attaquent, mais ce sont encore les hommes dans toute la force de leurs années qu'ils insultent... Ils n'ont de respect ni pour le sexe ni pour l'âge.

JEAN. Comment! il n'y a pas de justice qui nous défende?

MICHEL. O Dieu! si j'étais roi de France, je les enverrais aux galères sur leurs vaisseaux... ça fait qu'ils seraient tout portés.

GERVAISE. Si le capitaine Cerdic était ici... lui qui va chercher des ennemis si loin de Brest!...

MICHEL. Oh! oui, s'il était ici... tout officier bleu qu'il est, il les tiendrait fièrement en respect les habits rouges... c'est que c'est un dur à cuire... celui-là... Il a fait amener pavillon, dans ses vingt ans de service, à des écumeurs de mer qui avaient le tempérament plus nerveux que nos amis du grand corps de la marine...

GERVAISE. Fort bien... mais ma maîtresse m'a dit de faire une commission très-pressée... d'aller chercher sa boîte... et je m'amuse ici à vous écouter*.

MICHEL. Mais dites donc, dites donc... vous avez le temps... Qu'est-ce que c'est que cette boîte à laquelle madame semble tenir par dessus tout?

GERVAISE. Chut! c'est un secret!...

MICHEL. Un secret!... Dites-nous-le hein?

GERVAISE. Plus souvent!..

MICHEL. Ce doit être un fameux secret, car je l'ai vue, cette boîte dont il est question... mademoiselle Angélique jouait avec... c'est en écaille noire tout bonnement; et il y en a de plus jolies chez tous nos marchands forains.

GERVAISE. C'est possible... mais il n'y en a pas comme ça, toujours.

MICHEL. Allons, allons, bonne Gervaise... nous sommes tous les amis de M. Cerdic... Voyons, contez-nous ça...

TOUS. Oui, oui...

GERVAISE. Vous le voulez! j'y consens; mais promettez-moi de n'en parler à ame qui vive?

MICHEL. Nous vous le promettons tous...

GERVAISE. Eh bien! cette boîte vient à madame de son mari, qui l'a eue par héritage. Comme cet objet avait été béni par

* Michel, Gervaise, Jean.

un saint personnage, il y a déjà plus d'un siècle, c'est à son influence que la mère de M. Cerdic avait attribué la manière miraculeuse dont son mari avait échappé à tous les périls de la vie de marin... Elle l'avait transmise à son fils après avoir vu enterrer son défunt ; mais M. Cerdic ne l'a portée que par complaisance, et, dès qu'il a eu fermé les yeux de sa mère, il n'a plus voulu s'en servir... Ou cet objet n'a pas de vertu, a-t-il dit, et il est inutile que je le porte, ou bien il en a, et alors je ne veux pas qu'on dise que le capitaine Cerdic ne partage jamais les périls de son équipage. Madame, qui ne doute pas de la bénédiction du saint personnage, l'a supplié d'emporter cette boîte dans ses traversées ; cela n'a servi qu'à amener entre eux la première querelle que j'aie vue, et il a même défendu à madame de laisser jamais repaître ce bijou à ses yeux... A présent vous en savez autant que moi.

MICHEL. Eh bien ! je vous répons que, si j'avais cette boîte seulement une heure en mon pouvoir, j'irais sur-le-champ chercher dispute à ces maudits gardes du pavillon.

JEAN. Toi ? laisse donc... tu ne l'oserais pas...

MICHEL. Je ne l'oserais pas... si la boîte était bonne... Eh bien ! je te parie une chopine de vin à boire sur-le-champ devant tous...

JEAN. Ça va...

MICHEL, *appelant et frappant sur la table*. Garçon ! garçon !

GERVAISE. Que fais-tu, Michel ? c'est la taverne des gardes du pavillon.

MICHEL. Raison de plus... Garçon ! garçon !

GERVAISE. Mais, malheureux ! il y a un écriteau... lis.

MICHEL. Voyons : (*Il lit*). « Il est défendu de boire et de manger ici tant que les gardes du pavillon y seront... » (*Haut*). Voyez-vous cette insolence ?

GERVAISE. Il y a encore quelque chose.

MICHEL, *lisant*. « Après leur départ, on sera libre de manger leurs restes, s'il y en a, au prix double de la carte ordinaire. »

JEAN. Hein ! en voilà de l'hardiesse !...

MICHEL. Ah ça ! mais c'est une farce amère ! Comment ! ils empêchent qu'on s'amuse, qu'on sorte librement... passe encore pour ça... mais maintenant ils veulent empêcher qu'on boive et qu'on mange... Oh ! cette fois-ci je me révolutions... je veux boire et je boirai... je boirai du vin du père Marcel ; c'est le

meilleur et le moins cher... Garçon !...

Il frappe sur la table.

GERVAISE. Mais tu vas te faire assommer...

MICHEL. J'aime mieux ça que de mourir de soif... D'ailleurs, après tout, un homme en vaut un autre, et celui qui est à jeun doit être fièrement plus rageur que celui qui a bien soupé. (*Il appelle*). Garçon ! garçon !

SCENE IV.

* LES MÊMES, D'ANDREVILLE, *une serviette sous le bras et une paire de pistolets à la main*.

D'ANDREVILLE. Voilà, monsieur... Que désirez-vous ?

MICHEL. Pardon... je ne croyais pas...

D'ANDREVILLE. Monsieur veut-il choisir ?

MICHEL. Pardon, ce n'est pas ça...

D'ANDREVILLE. Ah ! monsieur préfère l'épée... à son choix.

Il porte la main à la sienne.

MICHEL. Pardon, ce n'est pas à vous... c'est au garçon...

JEAN. A-t-il peur ! a-t-il peur !

D'ANDREVILLE. C'est moi qui suis garçon traiteur pour le moment, et je vous jure que je vous traiterai bien.

MICHEL. Je vous remercie, je n'ai plus soif.

D'ANDREVILLE. Ah ! vous n'avez plus soif... pourtant, les choses ne peuvent se passer ainsi... il faut que vous preniez quelque chose... vous ou quelqu'un de ces messieurs... voyons, qui est-ce qui a soif?... parlez...

Il avance au milieu de la foule, qui recule devant lui.

JEAN. Le plus sûr c'est de s'en aller.

D'ANDREVILLE. Personne ne répond?... Comment ! vous me dérangez ainsi inutilement !... Ça ne se passera pas comme ça... Et morbleu ! le premier qui ne boira pas...

Il arme un pistolet.

MICHEL. Sauve qui peut !

Tout le monde sort en courant.

SCENE V.

D'ANDREVILLE, BEAUGENCY, GARDES DU PAVILLON, puis SOUVRAY.

BEAUGENCY. Qu'est-ce donc qu'il y a ?

D'ANDREVILLE. Oh ! cela ne valait pas

* Jean, Gervaise, Michel, d'Andreville.

la peine de vous déranger... c'est moins que rien... pas même un bourgeois...

BEAUGENCY. Mais encore...

* D'ANDREVILLE. Une nuée de paysans auxquels j'ai voulu faire des politesses, et qui ont eu la grossièreté de s'enfuir à mon approche, sous prétexte que je leur faisais peur... Mais voici Souvray qui a été mandé par l'amiral... Eh bien! Souvray, quelles nouvelles?

SOUVRAY. Demain nous partons... nous allons croiser sur les côtes d'Angleterre.

D'ANDREVILLE. Ah! tant mieux; je commençais à m'ennuyer... mystifier toujours les autres, c'est si monotone!

SOUVRAY. Ah! bah! le bourgeois est si amusant à vexer!

D'ANDREVILLE. Non, il n'y a pas de plaisir avec lui, il ne se fâche pas. On l'empêche de sortir, il se trouve bien chez lui; on l'empêche de rentrer, il se trouve bien dehors; on lui interdit le spectacle, les acteurs étaient mauvais... on lui prend sa femme... ça le débarrasse. Parlez-moi de l'Anglais au moins... Si nous lui envoyons une bordée, il prend très-bien la plaisanterie, il nous en rend une autre... Nous le coulons ou il nous coule... il y a de l'enjeu... ça va... Et puis, je ne suis pas fâché de revoir l'eau, c'est un bel élément! Depuis huit jours que nous n'avons mis le pied à bord et que nous buvons ici, sans la pluie, nous n'en aurions pas vu une goutte... La terre, qu'est-ce que c'est ça? la terre, la très-humble servante de l'Océan... c'est bon tout au plus pour faire sécher le poisson. Messieurs, je ne connais qu'un élément supérieur à l'eau, c'est le vin!

SOUVRAY et LES AUTRES. Bien dit.

Henri paraît au fond.

D'ANDREVILLE. Mais qu'est-ce que j'aperçois là-bas?... On dirait...

SOUVRAY. Qu'est-ce que c'est? Eh! parle! oui... je ne me trompe pas... c'est notre ancien camarade, Henri de Marsay...

SCENE VI.

* LES MÊMES, HENRI DE MARSAY.

HENRI. D'Andreville!

D'ANDREVILLE. Mon cher Henri... (*Ils s'embrassent.*) Avec quel plaisir je te revois!.. par quel hasard?

HENRI. Ce n'est point un hasard... je viens exprès.

D'ANDREVILLE. En effet, tu faisais autrefois tes études pour entrer dans la marine. Est-ce que tu serais des nôtres?

HENRI. Peut-être.

* Beaugency, d'Andreville, Souvray.

* Beaugency, d'Andreville, de Marsay, Souvray.

D'ANDREVILLE. Tant mieux, morbleu! Messieurs, je vous présente le comte Henri de Marsay, mon ami et notre camarade.

HENRI. C'est un titre que j'ambitionne, messieurs, mais dont je ne suis pas encore certain.

D'ANDREVILLE. Pourquoi cela?

HENRI. Le ministre m'a envoyé ici avec le brevet de garde du pavillon que ma famille a sollicité; mais je suis encore libre d'accepter ou de refuser cette faveur, et aujourd'hui même l'issue d'une affaire qui m'a attiré à Brest doit me décider.

D'ANDREVILLE. Il faut accepter. Ah! tu ne connais pas la vie joyeuse que nous menons ici. Garde du pavillon! quel beau titre!... Avec cela, vois-tu, on pénètre partout, on arrive à tout, on a tout, on peut tout. Le garde du pavillon est l'enfant gâté des femmes, la terreur des maris, le roi des hommes et la gloire des marins. Le garde du pavillon est maître dans Brest, comme l'amiral l'est sur son bord; il soumet tout à ses volontés, à ses caprices, fait des dettes et ne les paie pas, des maîtresses et ne leur est pas fidèle, des sottises sans les réparer; trompe les femmes, se moque des hommes, insulte les officiers bleus, rosse les bourgeois, et ne déroge que pour les bourgeois.

HENRI. Une pareille vie peut te convenir parfaitement à toi que j'ai toujours connu d'un si heureux caractère... Mais moi...

D'ANDREVILLE. En effet, tu es tout triste, tout étonné... Est-ce que tu serais amoureux?

HENRI. Amoureux... moi!

D'ANDREVILLE. Je le parie... Messieurs, est-ce que ce n'est pas bien là une figure d'amoureux?

HENRI. Mais je te jure...

D'ANDREVILLE. Oh! tu nies... alors ce doit être une femme mariée... tant mieux! encore un vengeur pour moi.

HENRI. Un vengeur!

D'ANDREVILLE. Oui. Que je te conte cela... Depuis que nous nous sommes perdus de vue sur cet océan de Paris, il m'est arrivé une foule de choses; j'ai été tourmenté, menacé d'être abbé, marié et cœtera... puis enfin garde du pavillon pour changer de périls.

HENRI. Explique-toi.

D'ANDREVILLE. Tu sais que j'avais le tort, quand tu m'as connu, d'être le troisième enfant d'une famille médiocrement riche et excessivement noble. L'aîné comme toujours, prit le patrimoine entier, afin de faire figure pour nous tous; il se dévoua pour ça. Mon frère le second de la fa-

mille n'eut rien ; moi je fus traité en proportion descendante... Tu vois que ça ne fait pas grand'chose à recueillir. Il fut décidé dans le conseil de famille que je n'étais plus bon qu'à faire un abbé. Je commençai alors à croire ce qu'on me disait depuis si long-temps... que je ne valais rien... Quoi qu'il en soit, comme je ne m'étais senti jamais de vocation que pour entrer dans les couvens de femmes, j'opposai une résistance héroïque, je criai à l'injustice, je maudis les préjugés de la naissance... Enfin un de mes oncles, qui m'avait pris en amitié, m'annonça qu'il avait trouvé un moyen de me sauver de l'apostolat, dont je me sentais si indigne ; c'était d'épouser une héritière de sa connaissance, prodigieusement riche, à qui j'avais plu sans la voir moi-même. Il m'engagea à la prendre les yeux fermés. Hélas ! c'est ce que je pouvais faire de mieux, car, quand on m'apporta son portrait, je reculai d'horreur !... et il était flatté.

HENRI. Et enfin ?...

D'ANDREVILLE. Enfin ! que veux-tu ? je ne pouvais éviter autrement de me laisser prendre au petit collet. Je pensais, d'ailleurs, que, dans un mariage pareil, il y avait un apprentissage de bravoure qui me compterait pour mes campagnes. J'épousai : je fus pendant six mois le plus résigné des époux !... Pas une plainte à former contre ma femme, qui était, je l'avoue, la douceur même... pas moyen de lui chercher querelle !... tu conçois quelle existence c'était !... Enfin le ciel ou plutôt le diable vint à mon aide !... Un soir, en rentrant chez moi, je surprends un amant !

HENRI. Un amant !

D'ANDREVILLE. Oui ; qui s'enfuit sans que je le pusse reconnaître ! Je comprends sa honte !... être surpris avec ma femme, et sans y être forcé encore !... Alors je tempérai, je fis parler la morale indignée, je déclarai ne pouvoir survivre à un tel scandale, et je m'enfuis désespéré, en passant par la caisse de notre banquier. J'arrivai à Brest, je m'enrôlai parmi les gardes du pavillon, où j'ai mangé mon argent pour m'en désfaire, et où je fais le siège de toutes les femmes pour me venger : c'est la loi du talion, c'est le droit des représailles, tout-puissant à la guerre ; j'ai fait entrer tous mes amis dans mon plan de vengeance !... Tu y entreras toi-même !... Cependant nous avons encore de la clémence : nous faisons grâce aux laides.

HENRI. Et tu ne donnes plus de tes nouvelles à ta femme ?

D'ANDREVILLE. Oh ! si fait ! très-régulière-

ment par mes créanciers... Je lui envoie tous les mois des lettres... des lettres de change !... Ah ça ! voyons, confiance pour confiance, parle-nous de tes amours.

HENRI. Mais je te jure que je n'ai rien à dire.

D'ANDREVILLE. Tu peux me dire ça à moi... je comprends les passions... Moi et toutes les femmes, excepté la mienne, nous étions nés l'un pour l'autre. (*De Marsuy fait un signe de refus.*) Tu fais le discret !... Nous saurons bien te forcer à parler... Messieurs, grisons-le.

HENRI. Me griser !...

D'ANDREVILLE. Sans doute : à la nuit, nous avons ordre de nous embarquer. Jusque là, nous ne quittons pas cette taverne... Nous allons faire ensemble notre dernière orgie... une orgie grandiose... et tu ne peux pas te dispenser d'y assister...

HENRI. Je te remercie, mais...

D'ANDREVILLE. Ce serait manquer au premier devoir d'un garde du pavillon... Une orgie avant le départ... mais, mou ami, c'est aussi nécessaire au marin que le baptême à l'idolâtre.. C'est sacré !... Marcel ! Marcel !... *

MARCEL, *accourant*. Me voilà, monsieur.

D'ANDREVILLE. Mets tout ce que tu as dans tes casseroles ou à la broche ; si tu n'as rien, va chez les bourgeois, et emprunte-leur au nom des gardes du pavillon ; monte ta cave tout entière dans la salle à manger. C'est la dernière fois que tu as l'honneur de nous faire crédit ; nous partons demain pour froter les Anglais.

MARCEL. Ah ça ! n'allez pas vous faire tuer... je n'ai que vos personnes pour gage de vos créances.

D'ANDREVILLE. Imbécile ! Est-ce que nous achetons nos quittances si cher ? Allons, leste, et sers chaud. Nous, camarades, allons faire dresser le couvert et inspecter la cuisine et la cave. Viens, Henri.

HENRI. Je ne le puis, d'Andreville... C'est avec le plus grand regret, mais, incertain comme je le suis encore, ces messieurs voudront bien m'excuser... Insister davantage, ce serait me désobliger.

D'ANDREVILLE. Allons, à ton aise, monsieur l'amoureux... Chacun prend son plaisir où il le trouve... toi à soupirer, nous à boire... Comment ! tu as le départ si triste que ça !... Il a toute la mine d'un homme qui va faire son testament... moi ! le mien ne serait pas long ; je n'ai plus que des dettes, et je les lègue à ma femme.

Il sort avec les gardes du pavillon.

* Beaugency, Souvray, de Marsay, d'Andreville, Marcel.

SCENE VII.

HENRI, *seul*.

Oh! qu'il me tardait de le voir s'éloigner!... Marianne peut revenir d'un moment à l'autre, et j'ai tant besoin de lui parler!... Que va-t-elle me dire, ô mon Dieu! en me voyant ici malgré sa défense?... Pourvu qu'elle veuille m'entendre!... Oh! oui! dussé-je affronter sa colère, son mépris, je veux la voir, lui parler une dernière fois... Marianne! Marianne! Mais j'aperçois quelqu'un qui s'approche de ce côté... c'est une femme... c'est elle!... O mon Dieu! mon Dieu!... du courage! car je tremble comme un enfant.

SCENE VIII.

HENRI, MARIANNE.

MARIANNE, *à part*. Je suis plus calme maintenant... Oui, c'était bien le vaisseau de Cerdic qu'on avait signalé et qu'on voit maintenant paraître à l'horizon... Allons, rentrons embrasser ma fille... (*Apercevant Henri*.) Ciel! que vois-je?... se peut-il?... Monsieur de Marsay!..

HENRI. Oui, madame, c'est moi.

MARIANNE. Malgré ma défense.

HENRI. Malgré votre arrêt. Je ne l'avais pas mérité... Etre éloigné de vous, c'est l'exil! Et quel est mon crime pour le subir?

MARIANNE. Quel est votre but? que voulez-vous... je ne puis croire que vous soyez amené ici par des espérances dont je pensais vous avoir prouvé la folie.

HENRI. Vous me demandez quel est mon but, je l'ignore... mes espérances, je n'en ai point!... j'avais besoin de vivre et loin de vous, je me mourais! Ici l'on souffre encore, mais l'on vous voit du moins.

MARIANNE. Ah! je comprends! vous n'avez pas voulu souffrir seul. Il vous console de penser qu'en échange de vos douleurs vous rendez à une femme des tourmens, des inquiétudes qu'elle ne mérite pas, et au-devant desquels elle n'a jamais été.

HENRI. Oh! pardonnez-moi... si je vous fais souffrir!... pardonnez-moi!... Je ne veux point troubler votre repos... non... mais laissez-moi vous voir... respirer le même air que vous, habiter la même ville.

MARIANNE. Mais cela est impossible... et quand je devrais même ajouter foi à cette passion à laquelle je ne veux pas, je ne dois pas croire, quand même je serais assez faible pour tolérer votre présence, qui serait un danger pour mon repos, mais non pour ma conscience, je ne puis enfreindre un vœu de mon mari que je dois respecter à

tout prix. On lui a dit que vous m'aviez recherchée avant mon mariage, que j'avais refusé cette union où ma naissance eût humilié votre famille!... On lui a dit qu'à mon dernier voyage à Paris vous vous étiez attaché à mes pas...

HENRI, *vivement*. Quel espion a osé...?

MARIANNE. Oh! pas un soupçon n'est entré dans le cœur de Cerdic sur la mère de son enfant... Mais la jalousie en a-t-elle besoin?... « Marianne, m'a-t-il dit, je crois à ton honneur comme à celui de ma mère, mais pardonne à ma faiblesse... je me sentirais peut-être humilié de la comparaison involontaire que tu ferais entre un homme noble, jeune, doué de tous les prestiges que peuvent donner l'usage, le monde et l'éducation, avec moi, moi, déjà vieux pour toi, moi, sorti du peuple, simple marin!... Si je t'ai plu, si tu m'as aimé, c'est que peut-être ta famille t'avait empêchée de fréquenter cette société pour laquelle tu es née, et dont les séductions t'auraient fait rejeter mon alliance. Mais daigne exaucer mon vœu... ne reçois pas ce jeune homme... Je ne doute pas de ta vertu, de ton amour, je ne doute que de moi!

HENRI. Et vous me condamnez à un désespoir éternel, à la mort peut-être... pour satisfaire à cette injuste exigence.

MARIANNE. Oui, injuste... car il n'avait à redouter aucune comparaison... Oui, c'est un homme du peuple, un marin; mais c'est pour moi le défenseur le plus fier et le plus terrible, l'esclave le plus soumis et le plus respectueux! Cet homme, qui ne tremble devant aucun péril, frémit de me causer un chagrin et recule avec épouvante devant une de mes larmes... il me sacrifierait jusqu'au beau nom qu'il m'a donné, jusqu'à sa gloire... je ne parle pas de sa vie... il l'expose tous les jours pour son pays qu'il aime moins que moi... Et vous voulez que dans ce moment j'aie encourager l'aveu d'une passion qu'il est déjà criminel d'écouter? Oh! monsieur, s'il en était ainsi, comment oserais-je tout-à-l'heure l'embrasser quand il va revenir? comment oserais-je embrasser mon enfant? Oh! non, laissez-moi, de grâce!... laissez-moi!... J'ai déjà des inquiétudes de vous avoir écouté si long-temps; si cet entretien se prolongeait, je crois que j'aurais des remords...

HENRI. Oh! j'aurais dû rester éloigné de vous. C'est une fatalité bien cruelle en effet qui m'a poussé à venir ici écouter de votre bouche l'éloge de l'homme que je dois le plus détester au monde... Mais si vous saviez combien je souffre... quand je

pense que vous auriez pu être à moi, et que, pour de misérables intérêts d'argent, pour ne pas vous sentir humiliée devant une famille, vous m'avez condamné à un désespoir éternel en vous jetant brusquement dans les bras d'un autre!... Ah! voyez-vous, vous ne savez, vous ne pouvez pas soupçonner tout ce qu'il y a d'infénales tortures au fond de cette espérance déçue, de ce bonheur manqué de si près... oh! si vous le saviez... vous ne me parleriez pas comme vous faites... vous auriez au moins un peu de pitié... vous m'accorderiez quelques larmes pour celles qui chargent ma paupière sans pouvoir sortir!... qui m'étouffent... qui m'oppressent... qui me dévorent... Oh! pitié... pitié... si vous saviez comme je suis malheureux!..

MARIANNE, à part. O mon Dieu! que cet homme me fait mal!... (*Haut.*) Monsieur de Marsay, de grâce, pardonnez-moi à votre tour ce que j'ai pu vous dire de trop cruel... mais, voyez-vous, il faut que nous nous séparions... c'est dans votre intérêt, croyez-moi...

HENRI. Oui, vous avez raison... après tout, un homme né pour braver la mort ne doit pas succomber devant la douleur... Puisqu'il ne me reste plus qu'à mourir, au moins je puis me choisir une fin et me la faire glorieuse. Ce brevet d'officier de marine que j'allais refuser, je l'accepte... On part demain pour aller combattre les escadres anglaises, je partirai... voilà du moins pour moi une chance d'être guéri.

MARIANNE. Oh! ne parlez pas ainsi, avec cette ironie amère!... elle déchire mon cœur, qui voudrait tant adoucir vos souffrances... Puisque vous voulez abandonner en désespéré l'existence brillante qui vous attendait à Versailles, votre projet est du moins noble et beau... ce n'est que votre but que je blâme... Monsieur de Marsay, ne faites que braver la mort, et ne songez qu'à la gloire qui vous attend...

HENRI. La gloire! la gloire! sans vous!... Et qu'en ferais-je? Eh! encore si j'emportais dans mes traversées quelque gage de votre amitié... et, si c'est trop dire, de votre compassion... je ne chercherais jamais à vous revoir!... vous en avez ma parole de gentilhomme. Mais, en échange de ce sacrifice auprès duquel celui de ma vie ne serait rien, ne m'accordez-vous pas quelque souvenir? quelque chose avec quoi je puisse parler de vous? quelque chose sur laquelle mes lèvres puissent rendre le dernier soupir?

MARIANNE. Monsieur de Marsay!... Mais que voulez-vous? que puis-je vous donner?... (*À part.*) Oh! qu'il s'éloigne!... qu'il s'é-

loigne!... car avant de voir couler ses larmes, oh! je ne savais pas tout ce que je ressentais pour lui... mais il serait bien cruel pourtant de ne pas exaucer son dernier vœu... On peut se montrer bienveillante avec un homme qu'on ne reverra jamais!... et cependant je ne sais...

HENRI. Pour la dernière fois, ne me refusez pas, madame... Est-ce donc un crime que de donner un souvenir à celui qui vous donne sa vie?

MARIANNE. Oh! silence!... monsieur... silence!... on vient!...

SCENE IX.

LES MÊMES, GERVAISE.

GERVAISE. Madame, voici votre boîte que je viens de chercher chez votre orfèvre.

MARIANNE. Oh! merci, ma bonne Gervaise... c'est bien, je suis contente... retourne auprès de ma fille.

Gervaise sort.

SCENE X.

MARIANNE, HENRI.

HENRI. Puisque vous ne répondez pas, madame, adieu!... dans une heure je serai à bord, demain en mer, et avant huit jours peut-être...

Il s'éloigne lentement.

MARIANNE, à part. Cette boîte, que Cerdic ne veut plus qu'on montre à ses yeux... et qui sauverait peut-être ce malheureux jeune homme... Mais cependant je n'ose m'en séparer... O mon Dieu! le voilà qui s'éloigne... (*Haut.*) Monsieur de Marsay!...

HENRI. Madame!...

MARIANNE. Tenez! tenez! vous allez courir bien des dangers... On dit que cette boîte, bénite par un saint prêtre, a une vertu pour préserver de toute mort violente!... c'était une vieille mère qui le disait à son fils... Vous le savez, les femmes se font comme cela des idées; moi, je n'ose pas y croire à ce pouvoir... mais gardez du moins cette boîte en souvenir de mon amitié.

HENRI. Cette boîte!... cette boîte que vos mains ont touchée... à moi!... pour moi!... Ah! c'est votre souffle qui l'a bénite... c'est vous qui en avez fait un talisman... Oh! que vous êtes bonne... oh! je vous rends grâce... oh! il y a donc encore pour moi quelque bonheur sur la terre! dans ce souvenir de vous... dans ce témoignage de votre amitié se résument

toutes mes affections, toutes mes croyances, toutes mes illusions... Oh! merci!... mille fois merci!...

MARIANNE. O mon Dieu! maintenant, ce que j'ai fait... j'en tremble!... j'en ai peur!...

HENRI. Vous en avez du repentir?..

MARIANNE. Non... seulement des remords!... oh! du moins, cachez bien à tous les regards... à toutes les questions...

HENRI. Ah! pouvez-vous en douter?

MARIANNE. C'est parce que je ne dois jamais vous revoir que je me suis décidée à ce sacrifice... Henri!

HENRI. Henri! elle m'a appelé Henri!... C'est la première fois...

MARIANNE. C'est la dernière... monsieur de Marsay, adieu! L'épouse du capitaine Cerdic fait des vœux pour votre tranquillité et pour votre gloire... Adieu! ne me suivez pas... adieu! adieu pour toujours!...

Elle rentre dans la maison.

SCENE XI.

HENRI, seul.

O mon Dieu! est-il bien vrai que je ne la reverrai plus?... Malheureux!... moi qui croyais pouvoir encore supporter la vie... Oh! gage de la bienveillance de celle que j'aime, console-moi de sa perte, s'il se peut; parle-moi d'elle sans cesse... ne me quitte plus dans tous mes périls... sois inséparable de moi comme mon amour! viens reposer sur ce cœur qu'elle remplit tout entier; et reste là, reste toujours là, jusqu'à ce qu'enfin un boulet ennemi t'y fasse entrer... Oh! viendront-ils bientôt ces périls qui doivent m'étourdir sur mes chagrins ou y mettre le seul terme que j'y puisse espérer? (*On entend du bruit et des cris dans la taverne.*) Mais j'entends d'Andreville et ses amis qui reviennent... évitons-les... ma douleur est une de celles dont on ne veut pas se distraire et dont on ne peut pas se consoler.

Il sort.

SCENE XII.

D'ANDREVILLE, BEAUGENCY, SOUVRAY, GARDES DU PAVILLON.

Nuit graduelle pendant cette scène.

D'ANDREVILLE. Mais, messieurs, écoutez-moi donc... Nous ne pouvons pas nous en aller ainsi... Et le punch du départ?

SOUVRAY. C'est juste... rentrons.

D'ANDREVILLE. Au contraire, restez...

J'ai pensé à tout, moi... Nous prendrons ce punch au grand air... ça rafraîchit et ça donne des idées... et ça fera passer le goût du vin... qui était détestable. Ce Marcel s'imagine, parce que je suis marié, que je m'habitue à être trompé. (*Marcel apporte du punch.**) Voici notre gargarisme... buvons.

TOUS. Buvons.

Ils boivent.

D'ANDREVILLE. Eh bien! messieurs, est-ce que la place n'est pas merveilleusement choisie? Nous voyons concher le soleil, et, s'il arrive quelque bâtiment, nous répondrons à ses salves par une rasade.

SOUVRAY. On n'attend qu'un vaisseau, et c'est celui de cet armateur bourgeois, Charles Cerdic.

D'ANDREVILLE. Ah! cet officier bleu... à qui on a retiré le commandement des frégates de l'état parce que les gentilshommes ne voulaient pas servir sous lui!... On ne sait pas d'où ça est sorti! Les braves négocians en retour se sont révoltés contre cette mesure de prudence... Ils ont fait construire et armer à leurs frais le *Prométhée*, dont ils lui ont donné le commandement, de sorte qu'il fait maintenant de la gloire de contrebande et du patriotisme extra-légal. Qu'il se batte bien... qu'il ait coulé des vaisseaux anglais, c'est possible!... il faut qu'il ait quelque chose pour lui; mais qu'il ne s'avise jamais d'embarrasser mon chemin, ou je lui prouverai à ses dépens que je ne suis pas un Anglais.

SOUVRAY. Oh! s'il a réussi jusqu'à présent, c'est qu'il n'a jamais eu affaire qu'à des écumeurs comme lui!

BEAUGENCY. Rien n'est étonnant comme l'idolâtrie qu'il inspire au peuple. Je crois que, s'il était là, nous serions menacés dans notre bonne ville de Brest d'une révolte dont il serait le chef.

SOUVRAY. C'est là le fruit de ces doctrines philosophiques qui se répandent dans la masse, et qui sembleraient vouloir changer la face de l'Etat, si c'était possible.

D'ANDREVILLE. Bah! bah! ces rêves-là ne t'empêcheront pas de dormir... Mais trêve de politique; occupons-nous de choses plus sérieuses... Dites donc, est-ce que nous retournerons au vaisseau comme nous en sommes venus?

SOUVRAY. Et comment donc veux-tu que nous y retournerions?

D'ANDREVILLE. Mais, mes amis, pour des enfans de bonne maison, nous sommes d'une négligence impardonnable.... Il manque à notre fête la plus belle chose.

* Souvray, d'Andreville, Beaugency.

BEAUGENCY. Quoi donc ?

D'ANDREVILLE. Des femmes.

BEAUGENCY. Il a raison.

TOUS. Oui, oui, des femmes !

SOUVRAY. Mais où en trouver?... surtout à l'heure qu'il est ?

D'ANDREVILLE. C'est moi qui suis le coupable... J'aurais dû songer à cela, moi qui organise toutes nos orgies... Mais je vais réparer ma faute.

BEAUGENCY. Comment cela ?

D'ANDREVILLE. Buons d'abord.

TOUS. Oui, buons.

Ils boivent.

MARIANNE, à la fenêtre. Il me semble... Oui!... là-bas... sur la mer!... un bâtiment... de loin... Ce jour qui baisse m'empêche de bien distinguer. Oh! descendons, courons vite... Non, non, c'était une vapeur à l'horizon... Oh! j'ai tant besoin de revoir Cerdic!...

Elle rentre.

SOUVRAY. Eh bien! t'expliqueras-tu maintenant ?

D'ANDREVILLE. Oui. La première femme qui passe sur cette place, je l'enlève.

TOUS. Bravo!

SOUVRAY. Tu ne l'oseras pas.

D'ANDREVILLE. Je ne l'oserais pas... veux-tu parier... les diamans de la couronne ?

SOUVRAY. Non, car si tu perdais, tu me paierais comme tes créanciers... Mais à l'un de nous deux revient le droit de commander le prochain abordage... que celui qui perdra cède ses prétentions à l'autre.

D'ANDREVILLE. Trinque... Souvray, tu as perdu !

BEAUGENCY. Ce d'Andreville est le diable!...

D'ANDREVILLE. Pas d'insulte, messieurs... Il né m'est pas prouvé que le diable soit gentilhomme!...

MARIANNE, à la fenêtre. Grand Dieu! cette fois, je ne me trompe pas! oui, c'est bien son vaisseau... Oui, plus de doute! une embarcation s'en détache et vient de ce côté... Descendons... descendons, je l'embrasserai quelques instans plus tôt.

Elle disparaît.

D'ANDREVILLE. Oui, qu'il se présente une femme!... quelle qu'elle soit! je l'enlève!

SOUVRAY. Quand elle serait vieille!...

BEAUGENCY. Quand elle serait laide!

D'ANDREVILLE. Quand ce serait ma femme!

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARIANNE.

D'ANDREVILLE. Oh! elle en voit une!...

Restez, messieurs, restez, laissez-moi faire. (*Il s'approche de Marianne.*) Madame, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras ?

MARIANNE, passant rapidement*. Monsieur, je ne vous connais pas.

D'ANDREVILLE. Ni moi non plus; sans ça, où serait le plaisir? Si nous nous connaissions, ce serait la chose la plus simple; mais, ne nous étant jamais vus, convenez que c'est original.

MARIANNE. Mais monsieur...

D'ANDREVILLE. Allons, madame, vous voyez que j'y mets de la politesse, des formes, et je ne voudrais pas être obligé...

Il veut lui prendre le bras.

MARIANNE. Grand Dieu! en quelles mains suis-je tombée!... Qui êtes-vous? Ah! vous vous trompez, ce n'est pas à moi que vous en voulez... Laissez-moi... laissez-moi...

D'ANDREVILLE. Vous laisser!... Non pas!... vous n'avez pas le moindre titre à la clémence: ni laide ni vieille! Allons, madame, veuillez nous accompagner à bord.

TOUS. Oui, à bord!

MARIANNE. A bord!... Mais je ne me trompe pas!... des épaulettes, des uniformes!... ce sont des officiers de marine... Ah! je suis sauvée!... Messieurs, messieurs, vous ne savez pas qui vous insultez... Je suis la femme de Cerdic, un officier, un marin comme vous... celui qui a fait amener pavillon à trente navires anglais; qui compte dix-huit blessures reçues dans quarante combats... Oh! vous ne voudrez pas déshonorer un de vos frères d'armes, insulter à une gloire si parente de la vôtre... Officiers de marine, qui que vous soyez, respect, respect à la femme de Cerdic le Breton!

D'ANDREVILLE. Cerdic! Cerdic, dites-vous?... cet officier bleu, le plus insolent de tous!... Comment! il oserait, au nez et à la barbe des gardes du pavillon, avoir une aussi jolie femme!... Oh! le ciel est juste en nous jetant sur votre passage... il nous fait réparer un oubli... Les jolies femmes appartiennent aux nobles marins.

Il lui montre ses camarades prêts à la saisir.

MARIANNE. Quoi! vous oseriez!... Oh! lâcheté! lâcheté! dix hommes contre une femme!... Eh bien! si ce n'est point par honneur que vous me respectiez, que ce soit par prudence du moins! Cerdic revient; il est en mer... il approche de la côte... Tremblez! tremblez!... Si vous l'insultez dans tout ce qu'il a de plus cher, tremblez! Et ne vous croyez pas en sûreté

* D'Andreville, Marianne, Souvray, Beaugency.

sur vos vaisseaux; il extermine toujours ceux qu'il attaque, et ce n'est pas en combattant des lâches comme vous qu'il succomberait.

D'ANDREVILLE. Oh! oh! de la colère, des insultes! c'est fort maladroit dans votre situation; car enfin, si nous vous laissons aller, vous croiriez que nous avons peur. Vous continuerez vos déclamations à bord. Allons, allons, plus de délai; et, puisqu'il le faut, employons-la force avec toute la douceur possible.

Ils la saisissent.

MARIANNE, *se débattant*. Au secours! au secours!... Et Cerdic n'est pas loin peut-être... Ah! fatalité! fatalité!

On l'emporte. Gervaise sort de la maison.

D'ANDREVILLE. J'ai gagné mon pari.

Il sort à la suite des gardes du pavillon.

SCENE XIV.

GERVAISE, MICHEL.

GERVAISE. Grand Dieu!... quels cris viens-je d'entendre?... Ma pauvre maîtresse n'est plus là... Une femme qu'on emporte au loin dans une barque... Oh! plus de doute, c'est elle... Oh! malheur! malheur!

MICHEL. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

GERVAISE. C'est ta maîtresse qu'on enlève.

MICHEL. Qui donc?

GERVAISE. Faut-il le demander?... les damnés gardes du pavillon.

MICHEL. Se peut-il!... au moment où je venais lui annoncer l'arrivée de son mari.

GERVAISE. Son mari!

MICHEL. Oui, là... voyez de ce côté... cette barque... c'est le capitaine Cerdic.

GERVAISE. Ah! c'est le ciel qui l'envoie. Mais pourra-t-il les rejoindre dans la nuit?... Capitaine, capitaine, par ici!

Elle fait des signes en agitant son mouchoir. Michel appelle. La barque sur laquelle sont Cerdic et les matelots apparaît, Cerdic débarque le premier.

SCENE XV.

GERVAISE, CERDIC, MICHEL,
MATELOTS.

MICHEL. Capitaine, elle est enlevée.

CERDIC. Qui donc?

GERVAISE. Votre femme!

CERDIC. Marianne!... Par qui?

GERVAISE. Les gardes du pavillon.

CERDIC. Les gardes du pavillon!... Infâmes! et de quel côté?

GERVAISE. A bord du vaisseau-amiral.

CERDIC. Flambarde! je croyais nos combats terminés; mais on enlève la femme de votre capitaine quand il n'est pas là pour la défendre... la laisserez-vous outrager sans vengeance?

TOUS. Non! non!

CERDIC. Ou nous, ou nos ennemis, nous périrons tous.

TOUS. Oui! oui!

CERDIC. C'est un corsaire de plus à combattre dans le port... Et vous vaincrez! car vous ne défendiez jusqu'à présent que l'honneur de nos armes... Ici, flambarde, c'est l'honneur de votre nom, c'est le salut de vos familles... En mer! en mer!

TOUS. En mer!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la chambre commune des officiers dans le vaisseau amiral; des sièges, table à droite de l'acteur.

SCENE PREMIERE.

SOUVRAY, BEAUGENCY, D'ANDREVILLE, GARDES DU PAVILLON, HENRI.

Au lever du rideau, ils sont tous groupés autour de la scène et endormis après l'orgie. On entend battre le tambour sur le vaisseau et crier : *Changement de quart*. Au même instant paraît Henri.

HENRI. Quart de huit heures, messieurs, réveillez-vous.

TOUS. Quart de huit heures.

SOUVRAY, à deux officiers. C'est votre tour, messieurs.

Les officiers sortent.

BEAUGENCY. Oh! vous avez perdu, mon cher comte, en n'assistant pas à notre dernière orgie... Tenez, voyez ce bienheureux d'Andreville, il dort toujours.

SOUVRAY. Il faut le réveiller... l'amiral peut venir d'un instant à l'autre. (*Il s'approche de d'Andreville.*) D'Andreville!... d'Andreville!

D'ANDREVILLE. A boire!... j'ai soif!... (*Tout le monde rit; d'Andreville se lève.*) Où suis-je? Tiens, sur le vaisseau amiral... ah! oui, je viens de faire mon quart.

SOUVRAY. Il appelle cela faire son quart.

D'ANDREVILLE. C'est drôle, je me sens tout froissé!... tout abimé... Ah! j'y suis maintenant, c'est l'orgie grandiose que nous avons commencée hier à terre et finie cette nuit à bord.... Ah!... oui, je me souviens... oh! mais nous avons été excusables de nous griser, nous buvions à la santé de tous nos parents qui sont prisonniers chez l'Anglais. Le dernier combat nous a faits tous orphelins de nos oncles, de nos cousins et de nos neveux... Mais tu n'y étais pas, Henri, à notre souper?..

HENRI. Il est vrai; retenu cette nuit dans la ville par le mauvais temps, je ne suis arrivé au vaisseau que ce matin.

D'ANDREVILLE. Figure-toi que nous avons parié avec Souvray!... Ah ça! mais où est-elle donc la belle que nous avons enlevée?

HENRI. Enlevée... vous avez enlevé une femme?

D'ANDREVILLE, se levant*. Oui, mon cher; mais avec tous les égards dus à son sexe, avec la politesse qui nous caractérise... C'était un pari avec Souvray... et je l'ai gagné!... la belle est ici.

HENRI. Vous avez osé faire cela après l'exemple de cette jeune fille qui est devenue folle?

D'ANDREVILLE. Oh! une fois n'est pas coutume... D'ailleurs, de quoi te mêles-tu, puisque tu n'es pour rien dans tout cela?

HENRI. Vous me révélez vous-mêmes des torts qui rejaillissent sur le corps tout entier dont je fais partie, et ces torts que j'assumerai sur ma tête devant le monde, j'ai bien le droit de vous les reprocher peut-être?

D'ANDREVILLE. Il paraît que c'est en qualité de prédicateur que tu es entré dans la marine?

HENRI. Si j'y suis entré, ce n'est point pour m'associer aux excès ni aux violences odieuses des officiers; c'est pour y partager les périls, pour recueillir la gloire de ce noble état que vous semblez prendre à tâche de discréditer; et si vos exploits ne changeaient pas de caractère en changeant de théâtre, si nous n'allions pas être bientôt en face d'un ennemi plus digne de nous, je dépouillerais pour jamais cet uniforme dont la seule vue fait éclater dans Brest et la haine et l'indignation. Qu'importe que vous éloigniez les périls de votre pays si vous vous payez vous-mêmes de vos services en odieux impôts levés à votre profit? Qu'importe que le tranchant de votre épée se fasse sentir aux

* Beaugency, Henri, d'Andreville, Souvray.

Anglais si du plat vous frappez sans cesse ceux que vous défendez? Ah! je connais les gens que vous méprisez, messieurs, et dont vous faites les jouets de vos caprices; n'abusez pas de leur patience, car ils aimeraient mieux être traités par vous comme des Anglais que comme des concitoyens; et prenez-y garde, ils ont pour eux le nombre et le bon droit.

SOUVRAY. Monsieur de Marsay, vous le prenez sur un ton...

D'ANDREVILLE. Laisse donc, laisse donc, Souvray; Henri est le plus novice de nous tous... indulgence pour l'innocence et la jeunesse... dans huit jours il n'y paraîtra plus... Du reste, je vais en quelques mots calmer la noble colère d'Henri. La femme que nous avons enlevée est une vertu, mon cher... mais une vertu... qui a su résister même aux gardes du pavillon... Nous nous sommes inutilement efforcés de lui plaire... pas un seul n'a réussi... et tu comprends que nous sommes trop bien élevés pour employer la violence, parce que la violence c'est très-indélicat et beaucoup moins amusant; nous avons dû respecter ses beaux sentimens... c'est assez rare pour ne pas tirer à conséquence... Ainsi tu vois que la belle qui t'intéresse tant peut être rendue à son mari sans qu'il en puisse prendre ombrage.

HENRI. Comment! elle est mariée?

D'ANDREVILLE. Parbleu! sans cela, où serait le plaisir? tu connais mes principes scrupuleux à cet égard; mais le plus amusant et ce qui a déterminé l'affaire, c'est que c'est la femme d'un officier bleu.

HENRI. D'un officier bleu!

D'ANDREVILLE. Oui, qui a presque assisté à l'enlèvement, et qui nous a poursuivis sans pouvoir nous atteindre, sans doute à cause du gros temps de cette nuit; de sorte que maintenant nous sommes obligés d'attendre ici qu'il vienne réclamer sa femme pour la lui rendre.

HENRI. Pourquoi attendre?

D'ANDREVILLE. Parce qu'il croirait que nous avons peur, que nous ne cédon's qu'aux menaces de sa femme... Ça ne se doit pas... nous pouvons avoir tort, mais avoir peur, jamais. Amis, le vin est tiré, il faut le boire, c'est ma maxime.

BEAUGENCY. On le voit.

HENRI. Mais l'amiral, messieurs, l'amiral, si à son retour il apprend...

D'ANDREVILLE. Ah! c'est différent... l'amiral aura peut-être le caractère assez mal fait pour faire fusiller deux ou trois d'entre nous, vu la récidive.... mais la

crainte d'être fusillé ne doit pas plus nous faire céder que la crainte de ce Cerdic....

HENRI. Cerdic!... Cerdic... dis-tu?... C'est Marianne, la femme de Cerdic, que vous avez enlevée?

D'ANDREVILLE. Je ne sais pas si elle s'appelle Marianne; mais à coup sûr c'est la femme de cet officier bleu, à ce qu'elle dit du moins.

HENRI. Malheureux! qu'avez-vous fait?

D'ANDREVILLE. Oh! c'est peut-être une mauvaise idée qui m'est venue là, je l'avoue; nous n'avons bu, pour nous inspirer, que du vin frelaté depuis hier... une espèce d'eau rougie qui était à peine de l'eau douce; mais n'importe, ce fameux Cerdic, cette idole du peuple de Brest viendra nous demander sa femme chapeau bas et en s'humiliant devant nous; c'est toujours quelque chose.

HENRI. Ne l'espérez pas... ce Cerdic, je le connais de réputation: il n'a jamais reculé devant le danger, et, loin de paraître ici en suppliant, il se présentera en maître.

D'ANDREVILLE. Bah! vraiment... il se fâcherait!.. on sait ces gens sans éducation... mais se présenter en maître... tu le crois?

HENRI. Je n'en doute pas.

D'ANDREVILLE. Alors, messieurs, nous sommes sauvés... Il faut attendre Cerdic; l'insolence de cet officier bleu mettra tous les torts de son côté et nous obtiendra grâce de l'amiral... Oh! mes amis, c'est une vraie bonne fortune... venez, venez sur le pont... allons lui donner la main pour monter à bord.

HENRI. Mais écoutez du moins....

Ils sortent en riant tout haut sans l'écouter.

SCENE II.

HENRI, *seul.*

Ils s'en vont sans m'entendre... Oh! je ne puis me contenir plus long-temps, et je vais leur arracher la liberté de Marianne, dont l'honneur m'est plus cher que le mien! (*Il fait quelques pas.*) Insensé! que vais-je faire?... la compromettre aux yeux de ces hommes qui ne croient à aucun sentiment honorable... Non! avant tout, il faut que je voie Marianne... il faut que j'apprenne de sa bouche... Mais où est-elle? où l'aura-t-on cachée?

SCENE III.

HENRI, MARIANNE, *paraissant par le fond à gauche.*

HENRI. Oh! madame, je viens d'apprendre à l'instant que vous étiez ici, que vous aviez été brutalement enlevée!..... Vous! vous! Marianne...

MARIANNE. Oh!.. vous jouez bien l'étonnement, je l'avoue, monsieur de Marsy... Ce sont de bons amis que les gardes du pavillon qui se dévouent ainsi aux intérêts de votre amour; mais vous devriez leur dire de respecter un peu plus celle qu'ils enlèvent si brutalement au bénéfice de leur nouveau camarade.

HENRI. Que dites-vous?... quoi!.. vous avez été enlevée, insultée... et vous me soupçonnez d'être l'auteur, le complice de cette horrible machination!.. moi, honoré de votre estime, d'un gage de votre bienveillance!... moi!... vous le pouvez croire!... Ah! de tous les sujets d'étonnement que me donne ce jour, celui-là est encore le plus grand et le plus douloureux!

MARIANNE. Convenez du moins que mes soupçons étaient fondés.

HENRI. Vos soupçons! quoi! lorsque des misérables ont abusé de leur nombre et de leur force!

MARIANNE. Oh! rassurez-vous, si toutefois vous êtes encore jaloux! Ils ont reculé devant le sentiment de leur propre infamie!

HENRI. Ah! Ils m'avaient dit vrai!... Mais si vous voulez que je vive, que j'ose encore regarder le ciel... dites-moi à l'instant, à l'instant même, que vous ne me croyez pas leur complice!... Oh! je ne pourrais vivre un seul moment chargé de votre mépris... Vous ne répandez pas? Eh bien! vous me croirez quand je parlerai devant eux, peut-être... venez avec moi sur le pont.... je vais leur demander raison à tous de leur infamie!... L'épée qu'ils m'ont donnée va me servir contre eux, et tout mon sang coulera, s'il le faut, pour les punir de leur trahison, pour les punir surtout des soupçons que vous avez formés contre moi. Eh bien! venez! suivez-moi; venez! qui vous arrête?

MARIANNE. Henri!... non, non!... cela suffit, je vous crois... j'ai trop besoin de vous croire. C'est moins pour vous encore que pour moi que je veux conserver cette

dernière illusion... (*Henri fait un mouvement*) cette dernière croyance!... Oh! oui! vouloir ainsi triompher par la violence d'une femme qui vous a tendu la main pour un adieu de sœur, la livrer à une troupe d'infâmes pour la ravalier jusqu'à soi... oh! non, vous n'avez pu avoir ce projet, cette pensée...

HENRI. Ah! que je vous remercie, Marianne! que votre parole me fait de bien!... Mais je ne renonce pas au droit de vous venger.

MARIANNE. Sauvez-moi plutôt!... n'allez point exposer inutilement votre vie.... Henri, un seul homme a le droit de me venger, et ce n'est pas vous... Un seul homme a le droit de me redemander et de me reprendre; mais c'est sur votre secours que je compte pour lui faire retrouver ma trace qu'il ignore sans doute, puisque je ne l'ai pas encore revu.

HENRI. Qui? moi, que je l'avertisse, pour qu'il vienne vous reprendre, vous séparer de moi!

MARIANNE. Vous voyez bien, Henri, que je vous ai rendu mon estime, puisque je vous demande ce service!

HENRI*. Il suffit : vous n'aurez pas en vain compté sur ma loyauté! Ecrivez-lui que vous êtes encore digne de son amour. Ecrivez vite!... (*Marianne écrit rapidement.*) Ce billet, je le lui ferai parvenir... Et une fois qu'il sera rassuré sur vous, il viendra vous réclamer... Et, comme vous le dites, lui seul a le droit de vous venger.

MARIANNE. Merci, merci, monsieur de Marsay, vous me sauvez l'honneur... Mais quel est ce bruit?... Ce sont eux... je les entends... Oh! je ne veux pas paraître en leur présence.

HENRI. Venez, venez, madame, avec moi... vous serez en sûreté... Venez vite...

SCÈNE IV.

SOUVRAY, D'ANDREVILLE, BEAUGENCY, GARDES DU PAVILLON; puis CERDIC.

D'ANDREVILLE. Par ici, messieurs : il faut le recevoir dignement et montrer que notre séjour sur mer ne nous a pas fait perdre l'usage du grand monde. Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent tous avec une gravité ironique.*) Vicomte de Beaugency, introduisez le requérant.

BEAUGENCY, indiquant à Cerdic. C'est ici, monsieur.

CERDIC. Ici? Je n'aperçois pas la personne que je cherche... Messieurs, qui est-ce qui commande sur ce vaisseau?

* Marianne, Henri.

D'ANDREVILLE. Nous commandons tous dans cette salle où nous vous envenons exprès... L'amiral est absent pour le moment.

CERDIC. J'en suis bien aise pour son honneur.

D'ANDREVILLE. Monsieur!

CERDIC. Pas de menaces, messieurs; je ne suis venu ici ni pour vous en faire ni pour en recevoir... Je suis venu avec le calme et la dignité d'un vieux marin dont le pavillon est attaqué, mais n'est pas outragé encore; car s'il l'était jamais...

D'ANDREVILLE. Eh bien! s'il l'était?...

CERDIC. S'il l'était!...

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRI*.

HENRI. Capitaine Cerdic, arrêtez... voici la preuve que votre femme n'a subi aucun outrage.

CERDIC. Une lettre... Une lettre de Marianne...

Il lit.

D'ANDREVILLE, à Henri. Tu t'es donc faufilé auprès d'elle?

HENRI. Je l'ai cachée dans le vaisseau pour vous la soustraire, et je vais la chercher pour la rendre à son époux.

D'ANDREVILLE. Garde-t'en bien; nous ne la laisserions pas sortir avant qu'il ne nous l'ait demandée de manière convenable.

HENRI. D'Andreville!

D'ANDREVILLE. C'est décidé!

CERDIC, à part, après avoir lu. J'avais besoin de cette assurance pour contenir mon indignation... Pauvre Marianne!... Mais du sang-froid, du calme.... je me le suis promis à moi-même. (*Haut.*) Cette femme que vous avez enlevée hier, par distraction sans doute, vous ignoriez que ce fût la mienne?

D'ANDREVILLE. Au contraire, nous le savions!... Mais il fallait bien toujours que ce fût celle de quelqu'un.

CERDIC. Ah! vous le saviez... cela suffit... Mais votre intention est-elle de la garder plus long-temps?

D'ANDREVILLE. Nous ne savons pas...

CERDIC. Il paraîtrait qu'alors c'est à moi à vous apprendre ce que vous devez faire. Pardonnez-moi la leçon, c'est vous qui me la demandez.

D'ANDREVILLE. Faites votre requête.... mais n'oubliez pas que vous êtes sur un vaisseau du roi, que vous parlez à des gentilshommes de sa marine, et que vous leur devez respect...

* Souvray, d'Andreville assis, Henri un peu au fond, Cerdic, Beaugency.

CERDIC. Respect ! respect ! Dieu me pardonne de l'oublier !... Mais ce n'est pas parce que je suis sur un vaisseau du roi, ce n'est pas parce que je parle à des gentilshommes !... Oh ! non, nous autres officiers bleus, nous faisons peu de cas de la naissance. Ce sont vos services qui me pénètrent de respect et d'admiration. Qu'ai-je fait, moi, dans ma carrière qui puisse me mériter considération ?... J'ai passé dans le feu de vingt combats sur mer ! mais vous, pour conquérir vos grades, vous vous êtes promenés fierement et sans peur devant celui de toutes les cheminées de Versailles. J'ai fait amener pavillon à trente bâtimens anglais... mais vous, vous avez enlevé de force des femmes en l'absence de leurs pères ou de leurs époux. J'ai fait des descentes à main armée jusque sur la côte d'Angleterre, et j'y ai fait briller le pavillon national... vous, vous avez forcé la porte de vingt tavernes, vous vous en êtes emparés insolemment, et vous avez cru indigne de votre rôle de conquérans de payer le vin bu. Moi, j'ai le corps sillonné de vingt balles ou éclats d'obus ; mais vos têtes ont été frappées vingt fois dans vos querelles par des débris de bouteilles et d'assiettes. Moi, j'ai parcouru en vainqueur tous les océans du monde ; mais vous, on vous a ramassés ivres morts dans tous les ruisseaux de Brest. Oh ! vous avez raison... mes services ne sont rien auprès des vôtres, et pour tous les affronts dont vous voulez bien m'honorer, je vous dois respect, obéissance et remerciemens.

D'ANDREVILLE. Capitaine Cerdic, il est dans notre caractère de prendre très-bien la plaisanterie ; mais nous tenons à la rendre... Demandez-vous seulement s'il est dans votre intérêt d'aborder avec cette ironie amère des hommes qui sont maîtres encore du trésor dont vous venez solliciter la restitution !

CERDIC. Oh ! je ne crains plus rien pour Marianne ; je sais qu'elle a échappé à tous les dangers de la nuit... je le sais, et pour l'avenir je suis là... car, si vos violences eussent été les plus fortes, ce n'est point seul et calme que vous m'enssiez revu ; c'est avec une salve à mitraille que je vous eusse salués... c'est dans un abordage que j'eusse mis le pied sur ce vaisseau.

D'ANDREVILLE. Quoi ! vous auriez osé attaquer un vaisseau du roi avec votre navire marchand ? pavillon blanc contre pavillon blanc !

CERDIC. On ne l'aurait vu que d'un côté. Vous oubliez qu'il n'y a plus de pavillon blanc sous des taches !

SOVRAY. Monsieur ! monsieur ! nous ne pouvons tolérer plus long-temps vos insultes.

TOUS. Non ! non !

CERDIC. Pourquoi pas ? je supporte bien votre présence... mais tout ceci me pèse. Voulez-vous, avant que nous comptions ensemble, remettre en mes mains celle que je viens chercher ?

D'ANDREVILLE. Nous étions assez disposés à vous la rendre ; mais vous avez eu tort, en nous la demandant, de nous inspiérer la curiosité de voir ce que vous feriez si nous vous la refusions.

CERDIC. Vous n'attendrez pas long-temps... Mais j'ai à vous prévenir d'une chose... J'ai aussi à mon bord quelques personnes qui vous intéressent !

SOVRAY. Quelques personnes qui nous intéressent ?

CERDIC. Mais j'ai le droit de le supposer du moins. N'y a-t-il pas ici un monsieur d'Andreville qui a perdu son cousin pris par les Anglais ? Un parent de l'amiral de Souvray également captif, et quelques autres officiers qui ont à déplorer des pertes semblables ?

SOVRAY. Oui, eh bien ?

CERDIC. Tous ces gentilshommes des plus hautes familles de France s'étaient laissé faire prisonniers par des vaisseaux anglais : j'ai mille pardons à vous demander de mon audace très-grande, mais moi, pauvre officier bleu, j'ai osé prendre sur moi d'attaquer la frégate qui les conduisait en Angleterre, de lui faire amener pavillon, et de rendre à tous vos illustres parens une liberté roturière. J'espère, messieurs, que vous me pardonneriez ma grande hardiesse en faveur de l'intention.

D'ANDREVILLE. Quoi ! mon cousin...

SOVRAY. Mon oncle l'amiral...

CERDIC. Ils sont tous à mon bord, messieurs ; ce sont des otages... et ils ne reviendront ici que par échange ; et je vous jure, par le pavillon du capitaine Cerdic, que, si Marianne eût succombé à vos outrages, pas un de vos parens ne vivrait. Oui, vous avez été bien inspirés de vous arrêter devant le crime dangereux qu'il vous est venu à la pensée de commettre, et dont l'inexécution a sauvé votre noble famille ; car, en retour de mon honneur tué par vous, je vous eusse rendu tous les corps de vos parens criblés de balles. Cadavres pour cadavres, mes gentilshommes !

SOVRAY. Les menaces après l'insulte !... Messieurs, quoi qu'il doive arriver, dusent tous nos parens, dût mon oncle l'amiral périr pour être vengé cruellement,

nous ne pouvons rendre au capitaine sa femme, nous ne pouvons faire droit à une requête si insolemment présentée.

CERDIC. Vous ne paraissez guère empressé de revoir votre oncle l'amiral, monsieur de Souvray. En hériteriez-vous par hasard? et cela vous gênerait-il de lâcher du bien dont vous vous croyez déjà le maître? Au dernier siècle, il y avait certains poisons complaisans pour les héritiers, qu'on appelait poudre de succession; peut-être aviez-vous compté que l'Anglais vous rendrait le service d'envoyer à votre respectable parent quelque boulet de succession. Eh bien! vous vous êtes trompé, votre oncle ne se porte que mieux du combat terrible qu'il a soutenu et où il a été fait prisonnier. Cela prouve adresse et prudence merveilleuse dans un amiral*.

D'ANDREVILLE. Monsieur Cerdic, assez de plaisanteries comme cela; si c'est pour vous attirer un châtiment, vous en avez dit assez; plus, ce serait du luxe... Mon avis diffère de celui de Souvray; je crois qu'il faut consentir à l'échange proposé par le capitaine; mais comme il ne faut pas payer tous les frais de la guerre avant d'avoir été bien décidément battus, monsieur Cerdic comprendra qu'il nous doit raison de toutes les plaisanteries fort spirituelles qu'il nous a adressées, et il nous prouvera qu'il n'est pas moins spirituel que ses plaisanteries par la manière dont il en subira les conséquences.

CERDIC. A votre aise, messieurs. Quel est celui qui me fera l'honneur de me châtier?

TOUS. Moi! moi!

D'ANDREVILLE. Écrivons tous nos noms, et tirons au sort.

CERDIC. Je vous engage, pour éviter la perte de temps, à élire tout de suite les trois premiers.

D'ANDREVILLE. Nous verrons s'il en est besoin. (*Ils écrivent et jettent tous leurs noms dans un chapeau. Henri, qu'on a perdu de vue pendant tout ce temps, reparait et veut écrire son nom. D'Andreville l'arrête.*) Toi aussi? mais cela ne se peut, tu n'étais pas de la partie; tu nous as désavoués hautement.

HENRI. C'est l'honneur de votre uniforme et non celui de votre conduite que je défends; ce danger m'appartient comme les autres.

Il jette son nom dans le chapeau.

SOUVRAY. Et qui mettra la main dans ce chapeau pour en retirer le nom?

D'ANDREVILLE. Le capitaine Cerdic lui-même. En fait de châtiment, il faut au moins lui laisser la satisfaction de choisir.

* Souvray, Beaugency, d'Andreville, Cerdic.

CERDIC. Soit! (*Il met la main dans le chapeau et en retire un nom.*) Vicomte de Beaugency.

TOUS. Le vicomte!

D'ANDREVILLE. Notre prévôt de salle! Eh bien! vous avez la main heureuse, capitaine, votre affaire ne sera pas longue.

CERDIC. Le spadassin de la bande sans doute. Le ciel ne veut pas que j'aie un seul regret*.

Le combat commence, reste quelque temps indécis; les gardes du pavillon encouragent du geste et de la voix leur champion; mais enfin Beaugency blessé à mort tombe dans leurs bras; on l'emporte.

TOUS. Vengeance! vengeance!

D'ANDREVILLE. A un autre.

TOUS. Oui, à un autre.

CERDIC. Je l'espère bien aussi.... ce n'est qu'un de moins, ce n'est pas assez.

D'ANDREVILLE. Choisissez encore un combattant.

CERDIC. En vérité, je crois qu'il me vient maintenant un mouvement de pitié. Avoir pour soi la force et le bon droit... c'est trop de sécurité.... je joue à coup sûr. (*Il met la main dans le chapeau et en retire un nom.*) Henri de Marsay... Monsieur Henri de Marsay est ici?

HENRI. Il est devant vous!

CERDIC. Quoi! c'est vous, monsieur? (*A part.*) Je ne l'avais jamais vu et ne le croyais pas si bien! Lui qui m'a remis le billet de Marianne... lui ici!.. Quel horrible soupçon! On croit Marianne enlevée... était-elle son complice?

D'ANDREVILLE. Toi, Henri, pour le premier jour exposé à un tel péril!.. Tu ne sais pas te battre... tu te ferais assassiner... Un autre nom! un autre nom!

TOUS. Oui, oui, un autre.

HENRI. Non pas, messieurs, le sort m'a désigné...

Les gardes l'entourent.

CERDIC, à part. Oh! non, non!... mais sans doute, c'est lui qui a fait conspirer ses camarades au profit d'une passion brutale qu'elle aura repoussée. Oh! malheur à lui!... je ne voulais que désarmer mon second adversaire; mais le nom de celui-ci, c'est son arrêt de mort.

D'ANDREVILLE. Nous ne souffrirons pas que Henri combatte... il est trop jeune, il n'a pas encore l'expérience des armes.... Choisissez un autre d'entre nous.

TOUS. Oui, oui, un autre.

CERDIC. Je choisirai son successeur; mais lui, il me le faut, et je le veux!

* Souvray, Beaugency au fond, Cerdic se battant le dos tourné au public, d'Andreville, Henri.

HENRI. Et moi donc!... (*A part.*) Ah! sa haine me met à l'aise... Je n'avais que le droit de me défendre, j'ai celui d'attaquer maintenant.

CERDIC. Oh! cela fait mal, la jalousie! Oh! quand je l'aurai tué, je serai plus tranquille, j'espère.

HENRI. Monsieur, je vous attends *.

Tous font place : le duel recommence. Après quelques passes, Cerdic effleure la poitrine d'Henri, puis il baisse son épée et interrompt le combat.

CERDIC. Arrêtez! Je ne veux plus de cette lutte perfide; je consentais à me battre contre des débauchés, des ravisseurs; mais je ne me bats pas contre des traîtres et des assassins.

TOUS, avec indignation. Des assassins!... des traîtres!

CERDIC. Oui, oui, des traîtres!... Car comment nommer autrement celui qui porte sur la poitrine une cuirasse en combattant un adversaire qui n'a sur la sienne que des cicatrices?

TOUS. Une cuirasse!

HENRI. Infâme fausseté!

CERDIC. Si c'était une fausseté, tu serais mort, jeune homme; tout-à-l'heure mon épée allait droit à ton cœur et l'eût traversé... mais elle a rencontré sous tes vêtements un obstacle... c'était une cuirasse!

D'ANDREVILLE. Une cuirasse! ce serait une trahison... c'est impossible!

HENRI. Oui, une trahison.

D'ANDREVILLE. Et je ne crains pas d'en montrer la preuve.

Il ouvre violemment l'habit et la veste d'Henri, une boîte en écaille tombe. Cerdic la ramasse.

HENRI. Grand Dieu! qu'as-tu fait!

CERDIC. Cette boîte, je ne me trompe pas; oui, c'est bien elle.

D'ANDREVILLE. Vous voyez bien que ce n'était pas une cuirasse... Et maintenant que le combat continue.

CERDIC. Cette boîte! cette boîte!... Je ne me trompe pas. (*Il l'ouvre.*) Oui, c'est bien elle... (*Prenant de Marsay par la main.*) Jeune homme, vous portez un uniforme et une épée... Vous êtes devant la mort, qui plane sur un de nous deux. Au nom de votre honneur, si vous en avez, de votre mère, de Dieu lui-même, si vous y croyez, enfin si vous avez quelque chose de sacré au monde, au nom de cela, répondez-moi... Avez-vous volé cette boîte?

HENRI. Volé!... moi!...

CERDIC. Vous ne l'avez pas volé! Oh! non, non... si c'était cela, vous n'auriez pas osé la garder sur votre cœur... Non,

* Cerdic, Henri sur le devant, Souvray, Beaugency au fond.

non... on vous l'a donnée... je le vois... Oh! l'on vous a peut-être annoncé, jeune homme, quand on vous a fait ce présent, que ce talisman vous préserverait dans un duel de la mort... On ne vous a pas révélé cependant toutes ses vertus; on aurait dû vous prédire qu'il tuerait votre adversaire.

Il tombe sur un siège à droite.

HENRI, à part. Marianne!... Et ne pouvoir la justifier!...

D'ANDREVILLE. Eh bien! qu'attendez-vous pour continuer?... Si M. Cerdic ne veut plus t'accepter, je demande ta place.

TOUS. Nous la demandons tous.

HENRI. Je ne la cède pas.

CERDIC. Mais j'abandonne la mienne, moi! Il suffit; je me déclare vaincu, je renonce au combat; vous avez raison... Vos parents vous seront rendus, et, quant à Marianne... ce qu'elle voudra...

D'ANDREVILLE. Ah! le sort vous a favorisé une fois, monsieur Cerdic, mais maintenant... vous sentez qu'un misérable officier de fortune ne s'attaque pas deux fois de suite heureusement à des gens de cœur et de naissance.

Ils l'entourent tous, excepté Henri.

SOUVRAY. Allons donc! allons donc! vous qui aviez tant d'insolence tout-à-l'heure, ayez en donc un peu maintenant... on ne vous demande que cela.

D'ANDREVILLE. Votre esprit satirique vous a abandonné; il paraît que vous maniez plus aisément une épigramme qu'une épée.

SOUVRAY. Comme vous voilà pâle! Faudra-t-il donc trouver un moyen de rappeler le sang sur vos joues?

D'ANDREVILLE. Messieurs, n'avons-nous pas à bord quelque cordial qui soit tout-puissant contre la peur?

CERDIC. La peur!...

SOUVRAY. Il en faudrait un contre la lâcheté.

CERDIC. Peur! lâcheté!... Misérables! peur, moi! moi, Cerdic!... Et de qui?... de quoi?... De vous?... soldats d'antichambres, officiers de boudoirs, qui accrochez vos titres par le privilège et l'intrigue... vous! tout gonflés de l'orgueil de l'honneur de porter une épaulette que vous déshonorez, une épée qui ne sert qu'à effrayer des femmes et des enfants... vous! misérables gentilshommes, qui, sans votre naissance, ne seriez que des valets!... Oui, oui, des valets! car vous vous cachez tous devant le premier péril. Vous déshonorez notre pavillon, comme vous avez déshonoré votre uniforme. Ce pavillon, qui ne

A bord, les prisonniers!... Les prisonniers seront ici dans cinq minutes, et maintenant qu'on me conduise à terre, dans ma prison.

SOUVRAY. Oh! nos pauvres parens, nous allons donc les revoir!

TOUS. Oui, oui, nous allons les revoir.

CERDIC. Bien! embrassez-les! savourez la joie de leur retour, de leur présence. Moi, je pars, je vais ensevelir dans un cachot le regret d'une vie perdue et de mes services payés par tant d'ingratitude! Mais quelque chose me dit là... qu'une

crise terrible vous fera bientôt expier au-delà de tout le mal dont vous nous accablez depuis si long-temps... On est las de vous. Oûi, jouissez bien de vos derniers momens... Epulsez jusqu'à la dernière goutte les coupes de vos orgies; car un mot terrible va luire sur la muraille du festin! car je vous annonce à tous, pour vous réveiller de votre ivresse insensée, la main vengeresse de la révolution!..

On l'entoure. La tûle tombe.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Une chambre dans la maison de Cerdic. Deux portes, l'une, à gauche, donnant sur le dehors; l'autre, à droite, donnant sur la chambre de Marianne; une troisième masquée, sur le premier plan à droite; une fenêtre au fond, ayant vue sur la mer.

SCENE PREMIERE.

MARIANNE, *en scène*; GERVAISE, *qui entre précipitamment.*

MARIANNE. Eh bien! Gervaise, quelles nouvelles?

GERVAISE. Toujours le massacre et la proscription... c'est le représentant arrivé d'hier... celui-là même que vous avez été forcée de loger dans cette maison, qui excite le peuple à la vengeance... si l'on m'avait dit, il y a sept ans, lorsque vous fûtes enlevée par ces gardes du pavillon, qu'un jour je les plaindrais, j'aurais bien accusé de loger dans celui qui m'eût dit cela... Ils étaient si insolents et si impitoyables alors!... mais aujourd'hui ils sont si malheureux!... ou plutôt il est à craindre qu'ils ne le soient déjà plus.

MARIANNE. Que dis-tu?... en effet, les gardes du pavillon échappés à la guerre civile étaient renfermés dans cette prison, où le peuple a pénétré pour se faire justice par lui-même...

GERVAISE. Oui, ils crient tous que les prisonniers conspiraient; qu'ils s'entendaient pour nous livrer aux Anglais, qui, en ce moment, bloquent notre port... qu'il faut égorger les aristocrates jusqu'au dernier; rien ne peut les sauver, car ils échapperaient, que nul ne pourrait donner asile à un proscrit... sans être frappé par la loi. Mais qu'avez-vous donc?... comme vous êtes pâle!

MARIANNE. Gervaise, ne fais point attention; c'est la suite de mes journées de larmes, de mes nuits sans sommeil... j'ai

tant pleuré depuis que Cerdic, à peine délivré de sa prison par le peuple, qui lui a rendu son épée, est parti, sur l'ordre de la république, pour une croisière périlleuse sans vouloir me pardonner ni me revoir! il est parti en me maudissant, et il mourra peut-être en me croyant coupable, car je ne le reverrai plus sans doute...

GERVAISE. Pourquoi ces tristes pensées?

MARIANNE. Et comment veux-tu qu'il rentre dans le port au milieu de cette flotte anglaise qui foudroierait cent fois son bâtiment au passage? Non, Gervaise, non, te dis-je, je ne le reverrai plus!... je mourrai sans espérance et sans pardon!

SCENE II.

LES MÊMES, MICHEL, JEAN.

MICHEL. Victoire!... victoire!... nous sommes de retour... nous sommes vainqueurs!...

JEAN. Qui? nous?...

MICHEL. Nous! M. Cerdic! il est dans Brest.

MARIANNE. Mon mari!...

MICHEL. Lui-même!... Il a filé cette nuit, comme un esturgeon, entre tous les vaisseaux anglais; ce matin, les derniers bâtimens de l'ennemi l'ont reconnu et ont voulu lui donner la chasse; ils se sont pris aux cheveux avec le capitaine... mais celui-ci les a si brusquement coudoyés qu'il est entré triomphant dans le port malgré eux... à présent nous sommes invincibles,

et nous irons ce soir mettre le feu avec lui à la flotte ennemie!... quand je dis nous... c'est-à-dire lui!

MARIANNE. Cerdic! mon Dieu! il revient, et ce n'est pas pour moi!

MICHEL. Nous avons voulu le ramener en triomphe dans sa maison; mais il s'y est refusé...

MARIANNE, à part. Je le prévoyais bien...

MICHEL. Mais, quand on lui a dit que le représentant y demeurerait, il a consenti à y revenir pour demander au représentant la grâce définitive de deux gardes du pavillon que nous avons arrachés au peuple... quand je dis nous...

MARIANNE. Comment! que dis-tu? il a sauvé...

MICHEL. Oui, Jean va vous conter ça, c'était dans la prison... je n'y étais pas, parce que, moi, quand on se bat, c'est étonnant, ça me fait un effet... sans ça, j'aurais beaucoup aimé la guerre.

JEAN*. Oui, voilà ce qui en est... vous savez, madame, que, depuis que je me suis établi à Brest, la maison que j'ai achetée de mes petites économies a été incendiée, même que mon enfant a manqué périr et qu'il a été sauvé par un garde du pavillon que je n'ai pas eu le temps de voir, et qui ne m'a laissé d'autre trace de son passage qu'une aiguillette tombée dans les décombres... j'étais donc aujourd'hui de garde à la porte de la prison, et j'entendais le tapage qui s'y faisait, les cris: A mort les gardes du pavillon!... la voix de M. Cerdic, qui venait d'arriver, et qui demandait grâce pour eux... quand tout-à-coup je vois venir à moi M. Cerdic, qui me dit: Il ne reste plus que deux gardes du pavillon... l'un d'eux, j'en suis certain, est le sauveur de ton enfant... ne souffre pas qu'on les massacre! Alors je ne me le fais pas dire deux fois; nous rentrons dans la prison... il était temps... ils se défendaient comme de beaux diables; mais ils allaient succomber... Je dis aux camarades que l'un des deux a sauvé un enfant du peuple... je presse, je supplie, et nous obtenons enfin un sursis.

MARIANNE, à part. Mon Dieu! pardonne-moi la joie que ces mots font naître en mon cœur...

On entend crier: *Vive le citoyen Cerdic!*

MICHEL. Ah! j'entends M. Cerdic... Il arrive porté en triomphe par le peuple... Nous arrivons...

MARIANNE. Mon mari!... ah! rentrons, Gervaise... Je ne me sens pas encore la force de braver sa présence et sa colère...

* Gervaise, Marianne, Jean, Michel.

SCENE III.

MICHEL, CERDIC, PEUPLE *entourant Cerdic.*

CERDIC. Oui, mes amis, c'est une ère d'indépendance et de gloire qui commence pour la patrie!... mais, plus de proscription, plus de massacre... rappelez-vous que la révolution doit être clémente comme elle est grande et juste... Citoyens, la flotte anglaise bloque notre port... des puissances se coalisent contre nous... Insensés, qui croient pouvoir quelque chose devant la liberté qui se lève... Citoyens, avant sept heures je serai mort, ou le port de Brest sera débloqué, je vous le jure... on le verra de cette fenêtre.

CRIS DU PEUPLE. Vive le capitaine!

CERDIC. Merci, mille fois merci, mes amis, de votre amitié... de votre dévouement... reportez-le sur la patrie; pour moi, je n'oublierai pas que vous m'avez rendu mon uniforme, qui m'avait été arraché par les nobles; que c'est le peuple qui m'a mis à la main une épée à la place d'une chaîne... (*Nouveaux cris.*) Mais je m'attendais à voir ici le représentant... je n'y suis venu que pour cela.

JEAN. Citoyen Cerdic, le représentant vous prie de l'attendre... il ne peut tarder à revenir... ses fonctions le retiennent encore...

CERDIC. J'attendrai...

Tout le monde sort.

TOUS. Vive le commandant!

SCENE IV.

CERDIC, *seul.*

Ah! ce courage et cette tranquillité que je feins devant eux sont bien loin de mon cœur... Je ne suis revenu que pour le représentant, ai-je dit... ce n'est pas pour lui que je reviens... je reviens pour la revoir et me venger!... pour elle et pour un autre... je ne veux plus vivre après avoir été trahi... mais je ne veux pas mourir sans l'avoir regardée une dernière fois, elle qui fut si coupable et que j'ai tant aimée!... c'est pour cela que j'ai épargné mon sang, qui coulera ce soir, j'espère... car elle est coupable... oh! oui... et si Marianne ne

l'était pas, ne serait-elle pas ici déjà à mes pieds, et me demandant grâce...

Marianne est entrée pendant ces derniers mots.

SCENE V.

CERDIC, MARIANNE.

MARIANNE, à ses pieds. Elle y est!...

CERDIC. Marianne!...

MARIANNE. Quand vos ordres me condamnaient, j'ai voulu être entendue...

CERDIC. Vous le voulez, madame; eh bien! soit, ce sera un droit de plus pour moi de vous fuir...

MARIANNE. O mon Dieu! moi, qui étais si ferme tout-à-l'heure, je me sens treiblante et troublée...

CERDIC. Vous aviez compté sans votre conscience, madame...

MARIANNE. Ah! je ne fus pas coupable!

CERDIC. Pas coupable!...

MARIANNE. Je ne fus qu'imprudente... mon excuse sera dans mes aveux... et ma franchise les fera tous sans restriction: Cet homme, dont vous fûtes si jaloux, je le rencontrai avant de vous connaître; jeune, noble, de cœur surtout, le premier il m'adressa des paroles de tendresse; je ne vous dirai pas qu'elles ne m'avaient point émue... et quelle autre à ma place eût été complètement insensible à tant de qualités, à tant de dévouement surtout? Je ne chercherai en rien ici, fussiez-vous m'en blâmer, à diminuer le mérite de l'homme auquel je vous ai préféré...

CERDIC. Auquel vous m'avez préféré... toujours?...

MARIANNE. Ah! celui que j'avais repoussé quand j'étais libre, pouvais-je l'accueillir quand j'étais engagée envers vous, quand j'étais épouse, quand j'étais mère?...

CERDIC, lui montrant la boîte. Ce don de votre main, c'est une preuve de vos rigueurs, n'est-ce pas?

MARIANNE. Ah! ce fut là ma faute, sans doute; mais lorsqu'il s'engagea dans la marine pour aller chercher la mort, je me trouvai trop cruelle de lui refuser cette marque d'estime en échange du sacrifice de sa vie; et je pensai qu'il m'était permis de lui donner cette boîte, dont la seule vue excitait votre colère.

CERDIC. Et à laquelle vos croyances attribuaient la vertu de lui sauver la vie.

MARIANNE. Pourquoi pas?... puisque sa vie n'était pas pour moi!... et maintenant

voilà tout mon crime!... l'aveu en était contenu dans mes lettres que vous avez renvoyées sans les lire... je ne me croyais pas si coupable, je l'avoue, que votre colère m'a faite; mais l'eussé-je été cent fois plus, ah! je vous le jure, Cerdic, mon désespoir, mes larmes, mes souffrances de deux années, mes inquiétudes sur votre sort, mon repentir déchirant m'auraient acquis encore des droits à votre indulgence, à votre pitié; Cerdic, regardez-moi, c'est moi que vous avez tant aimée, c'est moi dont vous avez étudié autrefois les moindres désirs pour les satisfaire, dont vous avez épilé les plus légères douleurs pour les guérir; c'est moi que vous laissez expirante à vos pieds, sans me tendre la main... moi, la mère de votre enfant, et encore digne de ce titre... moi, qui en appelle à votre amour, ou, si vous n'en avez plus, à votre humanité... moi, qui ai peut-être droit de réclamer justice, et qui ne vous demande que clémence...

CERDIC. Oh! relevez-vous, relevez-vous, Marianne, je ne vous en veux pas, voyez-vous!... Je vous ai tant aimée!... vous m'avez rendu si heureux... autrefois... je crois à votre insensibilité, qui me touche!... Je suis plus calme! Mais il y a une pensée, une pensée fatale qui est entre nous!... entre nous, et qui ne nous laissera jamais réunir.

MARIANNE. Et quelle pensée, grand Dieu?...

CERDIC. Cette pensée... cette pensée!... C'est que la préférence est pour lui, et que je n'ai pour moi que la fidélité!... Cette pensée... c'est que c'est à un de ces nobles insolens, qui m'ont abreuvé d'affronts toute ma vie, que votre penchant involontaire me sacrifie!... Lorsque enfin, après d'incroyables efforts, ma gloire... oui, ma gloire, je puis le dire, eut arraché au roi un brevet de capitaine de vaisseau, qui me fit le supérieur de ces insolens officiers, pas un ne voulut m'obéir, ils brisèrent leurs épées, et aimèrent mieux sur mon bord la prison que le service!... Affront sanglant, irrémissible!... Oui, grâce à ces misérables gentilshommes, je ne pus prendre mon rang dans aucune bataille qui porte un nom!... Grâce à eux, Cerdic n'était plus qu'un corsaire breton, et ne pouvait devenir un amiral français... Grâce à eux, l'histoire m'était à jamais fermée!... Et quand, pour oublier tant de maux, je m'étais réfugié dans votre amour, dans notre bonheur, il a fallu encore que je retrouvasse un de ces hommes entre vous et moi, il a fallu qu'on me les préférât... partout!

et que cette horrible pensée empoisonnât à jamais l'avenir de gloire et de régénération qui s'ouvre à moi maintenant!... Oh! non, laissez-moi, laissez-moi, Marianne!... Je ne vous en veux point, je vous pardonne! c'est la fatalité qui a tout fait!... Mais, voyez-vous, c'est lui que vous me rappelez; c'est lui que je repousse en vous; c'est à lui que je conseille de fuir en vous disant de vous éloigner.

MARIANNE. Eh bien! non, tant d'injustice, tant de cruauté me révoltent à mon tour; je chercherais en vain à vous fléchir, je le vois, la haine a tant de charmes pour vous... que, pour nourrir la vôtre, vous me calomniez de vos suppositions, vous inventez dans mon cœur une passion coupable afin de pouvoir la flétrir. Eh bien! puisque dans ce jour où tout vous est rendu, seule, je ne puis retrouver votre estime, qui m'appartient encore, je ne prends plus conseil que de mon désespoir; vous me condamnez à mort, j'exécuterai l'arrêt de votre haine*.

Elle fait quelques pas.

CERDIC. La haine!... Ah! j'en suis bien las pourtant!... Oh! j'ai bien besoin, je le sens, de tendresse et de bonheur. Oh! je n'y puis résister!... peut-être est-ce faiblesse, peut-être aveuglement, mais malgré moi tu recouvres ton empire, malgré moi mon amour renaît dans ce cœur, je ne me souviens plus de mes sermens de colère et de haine. Tiens, me voilà à toi, reprends-moi, je suis ton bien, je suis ton esclave.

MARIANNE, se jetant dans ses bras. Ah! Cerdic!...

CERDIC. Oui, je t'aime, je le sens... nous sommes réunis pour la vie...

MARIANNE. Cerdic, mon époux! j'ai retrouvé le père de mon enfant, sa tendresse, sa confiance que je n'ai jamais trahie, et que je ne trahirai jamais!

CERDIC. Oh! oui, je te crois, j'ai tant besoin de te croire!... c'est que, vois-tu, si je rencontrais encore cet homme près de toi, si son regard pouvait me jeter un doute sur ton amour... oh! alors il n'y aurait plus de freins assez sacrés au monde pour contenir ma fureur... il n'y aurait plus de crimes assez grands pour l'assouvir... Tiens, ce matin seulement, quand je l'ai revu dans cette prison... mais on allait l'assassiner... je me suis levé pour le défendre! il ne me restait plus que cette vengeance... Oh! si c'était un méprisable libertin comme les autres, il ne me semblerait pas dangereux cet homme... dont le nom ne peut sortir de

* Marianne, Cerdic.

mes lèvres, car il me semble qu'il les brûlerait!

MARIANNE. On vient!...

CERDIC. C'est le représentant... Nous avons à causer ensemble... sur l'expédition de ce soir.

MARIANNE. Encore des périls!...

CERDIC. Oh! ne crains rien, Marianne! Ce matin, j'étais décidé à y mourir, maintenant j'y défendrai des jours qui t'appartiennent.

MARIANNE. Au revoir, Cerdic... je compte sur ta confiance.

CERDIC. Comme moi sur ton serment, n'est-ce pas?...

Marianne sort.

SCENE VI.

CERDIC, LE REPRÉSENTANT.

LE REPRÉSENTANT. Eh bien! Cerdic, as-tu rêvé aux moyens de délivrer Brest?

CERDIC. Crois-tu que je t'aie attendu pour cela? crois-tu que je n'aie pas vu le danger qui augmente de jour en jour?

LE REPRÉSENTANT. Eh bien?...

CERDIC. Je connais la position de la flotte ennemie; je connais nos forces navales; j'ai tout calculé, tout prévu... mon plan est là; mais, pour l'exécuter, il me manque un marin.

LE REPRÉSENTANT. N'en as-tu pas mille sous tes ordres?...

CERDIC. Oui, et tous intrépides, téméraires même, tous briguant l'honneur de mourir les armes à la main; mais pas un habile au commandement, pas un adroit dans une expédition hasardeuse... en un mot, il faut un officier pour cela, et depuis la révolution nous n'avons que des matelots... Mais, n'importe, je réussirai, je réussirai à tout prix.

LE REPRÉSENTANT. Ah! dis-moi, on m'a raconté que tu as soustrait à un châtiement mérité les deux seuls gardes du pavillon qui restent de ce corps détesté... Tu as eu tort... la journée ne finira pas sans que leur sentence soit prononcée et exécutée.

CERDIC. Oh! non, non... les choses ne peuvent se passer ainsi, vois-tu?... Je veux bien livrer l'un d'eux au tribunal; mais l'autre m'appartient... L'autre n'est justiciable que de moi... Il me le faut... je veux sa grâce.

LE REPRÉSENTANT. Sa grâce!

CERDIC. Oui; tu peux me la donner, toi qui as des pouvoirs illimités de la Convention... Tu me demandes de sauver Brest des Anglais; je te demande de sauver cet homme de l'échafaud.

pour l'attaquer et la mettre en fuite ; mais je ne puis m'exposer isolément, je ne puis mourir avant le combat, et, pour le commencer, il faut une expédition préliminaire dans laquelle on risque la vie.

D'ANDREVILLE. Eh bien?...

CERDIC. J'ai besoin d'un officier habitué au commandement, qui puisse comprendre mes instructions et s'y conformer... Mes flambarts ne savent que mourir, il me faut quelqu'un qui sache mieux faire. Je vous ai choisi pour cela.

D'ANDREVILLE. Moi?...

CERDIC. Oui, j'ai réservé cette mission à un uniforme qui a besoin d'être purifié; et s'il est vrai que le feu purifie, c'est celui de l'ennemi surtout.

D'ANDREVILLE. Et en quoi consiste cette mission?

CERDIC. Il faut mettre le feu aux vaisseaux anglais.

D'ANDREVILLE. Diable!... capitaine Cerdic, si j'acceptais, ce ne serait pas pour réhabiliter un corps qui n'en a pas besoin; ce serait pour jouer un bon tour aux Anglais que je n'aime pas! Il est vrai qu'en même temps je rendrais service à la république, une et indivisible, qui n'est guère davantage de mon goût.

CERDIC. Ainsi vous refusez ma proposition?

D'ANDREVILLE. Je ne refuse pas; et, si je ne donne pas encore ma parole, c'est que, malgré la légèreté de mon caractère, si elle était une fois engagée, vous pourriez regarder la flotte anglaise comme sautée... dussé-je lui tenir compagnie en l'air... Donnez-moi quelques momens pour réfléchir.

CERDIC. Je vous donne cinq minutes.

D'ANDREVILLE. C'est bien peu pour un homme qui n'en a pas l'habitude.

CERDIC. Pas une de plus; mon temps est précieux.... Si vous acceptez, je vous remets mes pouvoirs écrits; mes matelots vous obéiront comme à moi!... Je reviens dans un instant... à vous de bien méditer votre réponse.

Il sort par la porte intérieure.

SCENE XI.

D'ANDREVILLE, *seul*.

Ce que c'est que les révolutions! pour la première fois de ma vie, j'hésite à aller donner la chasse aux Anglais. Mais, j'y songe... je serais sous les ordres d'un officier bleu!.. Moi!... je n'avais pas pensé à

cela... Oh! c'est impossible!.. tel ne doit pas être le dernier acte d'un garde du pavillon!..

SCENE XII.

JEAN, D'ANDREVILLE, MICHEL.

JEAN. Le voilà! le voilà!...

MICHEL. C'est lui?

JEAN. Oui, c'est lui-même.

D'ANDREVILLE. Eh bien! oui, c'est moi!... A qui en ont ces gens-là? Que voulez-vous?

JEAN. Ce que je veux?... tu me demandes ce que je veux!... Citoyen!... je n'ai pu, devant le représentant, te dire tout ce que j'avais sur le cœur, et puis, j'étais obligé de m'en aller... mais tu le vois, je suis revenu... Viens, viens, que je t'embrasse.

D'ANDREVILLE. Moi!...

MICHEL. Ma foi, quoique ex-garde du pavillon, tu as mon estime et je me ris-que... Citoyen, je t'embrasse aussi.

D'ANDREVILLE, *les repoussant*. Un instant, que diable!.. avant de recevoir le baiser de deux manans comme vous, je veux savoir pourquoi j'y suis condamné.

JEAN. Quoi! après avoir sauvé mon

fil!

D'ANDREVILLE. Votre fils!... laissez-moi donc tranquille, je ne le connais pas... Moi, être le sauveur de votre fils, moi!... passe pour en être le père, si votre femme est jolie.... Eh! vous vous trompez, vous dis-je!...

JEAN. Nous nous trompons.... mais puisque tu as reconnu ton aiguillette que tu as laissé tomber au milieu de l'incendie en emportant mon enfant.

D'ANDREVILLE. Quoi! cette aiguillette?..

JEAN. C'est moi qui l'ai rapportée au capitaine Cerdic... et c'est à elle que tu dois ta grâce.

D'ANDREVILLE. Malédiction!.... et moi qui croyais! Ah! de Marsay! de Marsay!

JEAN. De Marsay, dis-tu? Eh bien! son compte est bon à celui-là, il vient d'être condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

D'ANDREVILLE. Condamné!

MICHEL. Et il va être exécuté dans une heure.

D'ANDREVILLE. A mort! dans une heure, dites-vous?... Mais, malheureux, c'est lui, c'est de Marsay qui a sauvé votre fils! cette aiguillette, c'est la sienne.

JEAN. Mais vous l'avez reconnue pour vous appartenir.

D'ANDREVILLE. Je croyais alors que c'était un signe de proscription et non de délivrance; mais, puisqu'il en est ainsi, je vais trouver le représentant et lui déclarer...

MICHEL. Il est trop tard, la sentence est prononcée.

D'ANDREVILLE. Ah! c'est vrai!.. et, juste ou injuste, ils l'exécutent toujours... Un représentant du peuple ne se trompe jamais, a-t-il dit!... ils étoufferaient ma voix... et pourtant de Marsay ne peut mourir... N'est-ce pas que tu ne veux pas qu'on tue le sauveur de ton enfant?

JEAN. Non certainement, je ne le veux pas... et je suis prêt à tout faire...

MICHEL. Et moi aussi.

JEAN. Mais quel moyen?...

D'ANDREVILLE. Allez, réunissez vos amis, vos parents, demandez la grâce de Henri... Allez! (*Jean et Michel sortent.*) Mais il ne s'agit pas de la demander ici, il faut l'arracher à l'échafaud!... Qui pourra m'y aider?...

SCENE XIII.

CERDIC, en uniforme, D'ANDREVILLE.

CERDIC. Eh bien! d'Andreville, acceptez-vous? voici vos pouvoirs.

D'ANDREVILLE, à part. Grand Dieu! c'est le ciel qui me l'envoie! cette mission, cet ordre aux matelots de m'obéir en tout!... (*Haut.*) Oui, capitaine, j'accepte.

CERDIC. Vous sauverez Brest?

D'ANDREVILLE. Je le jure! (*A part.*) Après mon aini.

CERDIC. Prenez ces papiers, vos pouvoirs... ordre d'obéir à vous, à vous seul; un uniforme sera à votre disposition... Ah! vous pouvez avoir à me parler à l'improviste... comme vous serez constamment occupé sur le port, prenez cette clef, elle ouvre une petite porte qui y aboutit, et qui par un passage secret communique à cet appartement... c'est plus court que par l'autre entrée.

D'ANDREVILLE, à part. Tout cela peut servir. (*Haut.*) Allons, adieu, capitaine. (*A part.*) Ah! messieurs du peuple, vous m'avez pris mon nom, ma liberté, et je n'ai rien dit... mais, quand c'est pour y faire monter un ami... vous ne me prendrez pas mon échafaud!... Adieu, capitaine.

Il sort précipitamment.

CERDIC. Et nous, maintenant, allons trouver de Marsay.

Il sort.

SCENE XIV.

MARIANNE, entrant précipitamment.

Au secours!... au secours!... Oh! rien... rien!... ce n'était qu'un rêve, un rêve affreux!... je m'étais assoupie un instant... Mais rien ne me menace plus?... Cerdic m'a rendu son amour... Henri est libre, on me l'a dit... O mon Dieu! ô mon Dieu! pardonnez-moi mon inquiétude sur ces jours! J'ai refusé de le revoir... je ne le reverrai plus... Oh! qu'il vive loin de moi; mais qu'il vive! (*On entend crier dans la rue:* « Arrêt du tribunal révolutionnaire qui condamne à être exécuté sur l'heure, pour trahison envers la république, Jérôme-Martial, chouan, Pierre-François, conspirateur, Henri de Marsay, ci-devant noble et aristocrate. » *La voix s'éloigne.*) Oh! mon Dieu! se peut-il? n'est-ce pas une horrible illusion? (*Nouveaux cris dans la rue.*) Non, les cris de ce peuple qui se presse sur le lieu du supplice sans doute... Je l'ai bien entendu. Pauvre Henri! il va mourir... presque sous ma fenêtre; il aura refusé sa grâce! et c'est moi qui le tue!.. et nul moyen de le sauver!... il faut le voir mourir!... (*Le tocsin sonne.*) Grand Dieu! qu'entends-je! c'est le tocsin qui ne sonne que pour les exécutions... On le tue en ce moment, on le tue!

Elle tombe sans mouvement; Gervaise entre.

* GERVAISE. Madame! madame! Oh! mon Dieu! elle est évanouie!... Madame entendez-vous ces cris?

MARIANNE, revenant à elle. Eh bien! eh bien?...

GERVAISE. Il y a une émeute; on veut arracher les condamnés au supplice!

MARIANNE. Que dis-tu? Ah! cours, cours, Gervaise! dis-moi s'ils sont délivrés! c'est que, vois-tu, ces pauvres gens, je pense à leur famille, à leurs femmes, à leurs enfants! cours, cours, te dis-je!

GERVAISE. Mais vous-même, vous avez besoin de secours...

MARIANNE. Ne songe pas à moi; va, et rapporte-moi des nouvelles. (*Gervaise sort.*) Mais, que dis-je, insensée! peut-il y avoir une lueur d'espoir? L'exécution... oui... je me rappelle, le tocsin a retenti... Oh! le peuple ne s'est soulevé que pour arracher des cadavres à l'échafaud! Malheureuse! j'entends du bruit, on monte l'escalier à pas précipités... Quelqu'un... on m'apporte des nouvelles peut-être!...

Elle ouvre la porte.

* Marianne, Gervaise.

SCENE XV.

HENRI, MARIANNE.

Il paraît, jette son manteau. Il est sans habit, la tête rasée; des bouts de cordes coupées encore aux poignets.

MARIANNE. Henri!

HENRI. Marianne!... oui, c'est moi!

MARIANNE. Henri!... Ah! sa vie est sauvée sans doute!

HENRI. Je ne sais; mais qu'importe? je te revois.

MARIANNE. Henri!...

HENRI. Ah! pardonne-moi de te parler ainsi. Vois-tu! c'est que devant la mort il n'y a plus ni lois ni société qui nous sépare!

MARIANNE. Mais comment se fait-il?

HENRI. J'étais condamné, on me traînait hors de la prison; et moi, qui avais cherché opiniâtrément la mort; moi, qui avais refusé toute chance de salut, eh bien! te l'avouerai-je, Marianne? j'avais peur!... Oui, la mort des combats, c'est notre vie à nous! c'est à peine une émotion; mais être traîné... plus de puissance et d'avenir... sur cette horrible charrette, dont chaque cahot vous ôte une part de force, qui vous mène au supplice lentement, et qui ne vous arrête que devant votre tombeau! mais savoir que vous mourez entre des mains infâmes, loin de ceux qui vous sont chers! eh bien! oui, je l'avoue, j'avais peur! et alors je pensais à toi! et il me sembla te voir, et tu me dis : « Moi seule te reste; moi, je ne t'abandonne pas!... » Oui, tu me disais cela pendant le chemin!... Et alors un désir ardent de vivre me reprenait!... et tous mes muscles se raidissaient sous ces cordes dont j'étais garrotté; toute mon âme, entre le ciel et toi, ne demandait, ne voulait que ta présence!

MARIANNE. Henri!...

HENRI. Nous approchions; déjà nous reconnaissions l'instrument hideux! cette infâme guillotine! cet assassin fait avec du bois et du fer... Alors tout mon être se révolta; je t'appelai, tu as répondu! et soudain des cris se sont élevés, les flots du peuple se sont agités dans la nuit; une autre voix d'amis s'est fait entendre... à bas l'échafaud... sauvons les prisonniers!... des coups de feu ont étendu morts les soldats qui me conduisaient... alors une force invisible m'est venue, j'ai rompu mes liens, je me suis élancé dans la foule... un homme, que Dieu le récompense, m'a jeté son manteau sur les épaules, et j'ai couru,

j'ai renversé tous les obstacles, parce qu'il fallait bien que je te revisse avant de mourir; et je t'ai revue, et me voilà!

MARIANNE. Oh! pourvu qu'il puisse échapper encore!...

HENRI. Echapper ou non, qu'importe! pourvu que tu me parles, pourvu que tu me regardes! Pourvu que tu m'aimes, qu'importe le salut après?

MARIANNE. Henri, pas d'espérance coupable!... Laissez-moi, cette maison ne peut être pour vous qu'un asile.

HENRI. Un asile!... Ah! mon Dieu! quelle idée!... Je me rappelle!... Qui-conque donnera asile à un proscrit, la mort! la mort sans pitié!... et je suis chez toi!... et j'apporte une part de ma proscription à toi!... aux tiens!... Oh! non, non!... Il faut que je sorte, il faut que je parte! Tout le sang qui ne coulerait pas de mes veines, on le prendrait dans les tiennes!... Laisse-moi!... je suis un proscrit... ma présence tue... mon regard brûle, mes pas écrasent!... Ne me touche pas! ne me touche pas!

Bruit de tambour au dehors.

MARIANNE. Henri!...

HENRI. Adieu!... adieu!... Oh! pourvu qu'on ne me voie pas sortir!

MARIANNE, se plaçant devant la porte. Tu ne sortiras pas, insensé! N'entends-tu pas qu'on est à ta poursuite sur la place!

HENRI. Mais les poursuites viendront jusqu'ici, et alors ta tête et la mienne tomberont.

Il veut ouvrir la porte.

MARIANNE, se plaçant devant lui. Henri, tu ne passeras pas!... Je ne te laisserai pas descendre à l'échafaud par cet escalier...

HENRI. Mais tu veux que nous y descendions ensemble!

MARIANNE. Eh bien! oui, je le préfère!

HENRI. Mais tu m'aimes donc?...

MARIANNE. Mais tu le sais bien!...

HENRI. Toi!... toi!... Oh! bénie soit ma mort si elle me révèle de ces secrets! Mais pourquoi, cruelle, avoir été si impitoyable jusqu'à présent?

MARIANNE. Oh! c'est qu'en te le disant plus tôt je ne pouvais partager que des crimes avec toi, et maintenant ce n'est plus que la mort!... Oh! la femme qui n'a pas vu celui qu'elle aime sous le couteau, elle ne sait pas si elle l'aime!

HENRI. Marianne! Marianne!... toi, tu m'aimes!... bonheur!... délire!... je reste. Mais, si je reste, je te perds!... Que faire? que devenir?... Oh! mon Dieu! du se-

cours!... ma tête brûle!.. ma raison s'é-
gare...

MARIANNE. On vient!... des pas mul-
tipliés!...

HENRI. Oui, l'on vient!... c'est moi qui
t'ai perdue.

MARIANNE. Pas d'autre sortie!

HENRI. Cette fenêtre, du moins...

Il s'élance vers la fenêtre.

MARIANNE. Malheureux!

HENRI. Et si je te sauve!

MARIANNE. Tu ne me sauveras pas!...
Là... plutôt dans ma chambre...

HENRI. Dans ta chambre!...

MARIANNE. Mais, vite donc!... vite, on
vient!...

SCENE XVI.

MARIANNE , LE REPRÉSENTANT
SOLDATS, PEUPLE.

LE REPRÉSENTANT. Citoyenne Cerdic,
une émeute d'aristocrates a arraché des
coupables à l'échafaud; l'un d'eux s'est
dirigé de ce côté, et a trouvé un asile...
peut-être dans cette maison. Nous venons
faire ici notre visite domiciliaire; permet-
tez que mes gens cherchent partout.

Il fait signe à Jean et aux soldats, qui sortent.

MARIANNE. Monsieur, cette maison est
aussi la vôtre, et je ne suppose pas que les
coupables la choisissent pour se cacher.

LE REPRÉSENTANT. Peut-être : l'excès
d'audace fait souvent la sûreté; mais je ne
leur conseille pas de jouer à ce jeu-là avec
moi... Il faut que la loi ait son cours; et
si la ville entière de Brest se révolte pour
sauver des coupables, je ferai raser la ville
de Brest.

UN SOLDAT, *rentrant*. Citoyen représen-
tant, nous n'avons trouvé personne.

LE REPRÉSENTANT. Personne?... et
pourtant, d'après les rapports qui m'ont
été faits.... A-t-on visité cette chambre?

MARIANNE. Monsieur, c'est ma cham-
bre à moi, et nul ne peut y être.

LE REPRÉSENTANT. Le condamné peut
s'y être caclié à votre insu.

MARIANNE. Non, monsieur, je vous
jure....

LE REPRÉSENTANT, à ses hommes. En-
trez là....

MARIANNE. Mais, monsieur, on ne pé-
nètre pas ainsi dans la chambre d'une
femme!

LE REPRÉSENTANT. Pourquoi?

SCENE XVII.

LES MÊMES *, CERDIC.

CERDIC. Quel est ce bruit?... Qu'y a-t-
il?

MARIANNE. à part. Ciel!... Cerdic!

LE REPRÉSENTANT. Citoyen, nous fai-
sons une visite domiciliaire chez toi.

CERDIC. Chez moi!

LE REPRÉSENTANT. Oui, pendant l'é-
meute qui vient d'avoir lieu, un condam-
né s'est, dit-on, réfugié ici; et nous deman-
dions à la citoyenne...

CERDIC. Et tu pourrais supposer que
Marianne aurait recueilli un homme frappé
par la loi, au risque de sa vie et de la
mienne, qu'elle jouerait en même temps?..

LE REPRÉSENTANT. Non; mais mon de-
voir est de fouiller partout dans cette mai-
son, qui est aussi la mienne; et ta femme
refuse de laisser pénétrer dans cette pièce.

MARIANNE. C'est ma chambre, mon
ami, et je ne crois pas qu'on ait le droit
d'y pénétrer ainsi.

CERDIC. Citoyen représentant, pour con-
cilier tes devoirs avec les égards que la
femme du capitaine Cerdic est en droit
d'exiger de ses concitoyens, je te propose
un moyen... Je vais entrer dans cet
appartement, et je te jure sur l'honneur
que, si, par un hasard que je ne puis com-
prendre, un proscrit s'y est introduit à
notre insu, fût-ce mon ami le plus cher,
je te le livrerai.

MARIANNE. Que dit-il?..

LE REPRÉSENTANT. Capitaine Cerdic,
j'accepte et je m'en fie à ta loyauté.

CERDIC. Tu as ma parole.

Il entre un flambeau à la main.

MARIANNE. Tant de tortures, de remords,
d'angoisses, mon Dieu!... Comment se fait-
il que ma vie ne se brise pas?

Cerdic ressort; son maintien est calme, mais sa
figure est bouleversée.

LE REPRÉSENTANT. Eh bien?

MARIANNE. Grâce, mon Dieu!

Silence.

CERDIC. Il n'y a personne.

LE REPRÉSENTANT. Il suffit; mes devoirs
ne vont pas jusqu'à douter de ta parole...
Continuons nos recherches dans la mai-
son qui suit.

Il sort avec ses hommes.

* Marianne, le représentant, Cerdic.

SCENE XVIII.

CERDIC, MARIANNE; puis HENRI.

MARIANNE. Monsieur!...

CERDIC. Oh! silence, madame.... Je n'ai plus affaire ici à une femme. (*Il ouvre la porte de la chambre.*) Sortez, monsieur!...

* HENRI. Me voici!

MARIANNE. Mon Dieu! qu'est-ce qu'il va y avoir d'horrible ici?

CERDIC, après avoir fermé toutes les portes. Henri de Marçay, nous sommes prisonniers.... Il n'y a plus pour nous deux ici que l'espace d'un tombeau

HENRI. Mais écoutez-moi du moins...

CERDIC. Henri de Marçay, j'avais demandé ta grâce, elle m'avait été promise solennellement.... J'ignore par quelle fatalité tu as été condamné.

HENRI. Quoi! monsieur, vous aviez demandé ma grâce?...

CERDIC. Oh! trêve à la reconnaissance!... Tu sais bien que je voulais t'arracher au bourreau, parce que tu m'appartiens avant de lui appartenir.... parce que l'injure que tu m'avais faite était plus ancienne que celle faite à la nation, parce que le bourreau venge l'affront fait à la loi, et que Cerdic seul venge l'affront fait à Cerdic... Oh! tu ne m'échapperas pas cette fois.... Cette terrible querelle entre l'officier bleu et les gardes du pavillon n'était pas finie... il fallait une dernière rencontre; mais je la désirais partout ailleurs.... je ne l'attendais pas au sein de mes foyers.

MARIANNE. Monsieur, écoutez-moi du moins.

CERDIC. Oh! silence, Marianne! vous vous défendez la tête baissée... Regardez-moi donc un peu! Oh! vous avez peur du regard d'un honnête homme!... mais, encore une fois, il ne s'agit pas d'une femme ici... Henri de Marsay, c'est la maison de ta complice que tu as choisie pour asile, cette maison ne t'a pas trahi, je le vois!... Madame a eu soin de te cacher, de te soustraire à tous les yeux.... Elle te conservait pour moi.... Ah! merci, madame, merci! (*Il saisit deux épées.*) Et maintenant, choisis!...

MARIANNE. Horreur!...

HENRI. Nous battre ici!...

CERDIC. N'y a-t-il pas assez d'espace, et n'avons-nous pas un témoin?

MARIANNE. Moi, vous pourriez me condamner à cet épouvantable spectacle!

CERDIC. Vous craignez la vue du sang,

* Henri, Cerdic, Marianne.

madame?... cela ne vous a pas empêchée cependant d'exposer le mien.

MARIANNE, se mettant entre eux. Non, non! cela ne se peut! cet horrible combat ne souillera pas cette chambre, ou bien c'est dans mon cœur, que vous perçerez à la fois, que vos deux épées se rencontreront.

HENRI. N'ayez pas peur, Marianne, il ne peut y avoir de duel.

CERDIC. Et qui pourrait te soustraire à moi?

HENRI. Ma volonté... Je ne me battrai pas.

CERDIC. Tu ne te battras pas, misérable!... Ah! je t'y forcerai bien.

HENRI. Je ne me battrai pas, vous dis-je... Laissez-moi sortir pour mourir et vous sauver.

CERDIC. Sortir! toi?...

HENRI. Oui, oui, à l'instant.

CERDIC. Henri de Marsay, ta tombe est ici, et tu ne peux t'en éloigner.

HENRI. Eh bien! je briserai cette porte.

CERDIC. Tu n'y passeras que sur mon corps.

MARIANNE. Cerdic! Cerdic! au nom de ta mère, abjure cet horrible projet! laisse-le fuir, je t'en supplie!

CERDIC. Non, madame... Vous l'avez voulu recueillir dans ma maison, il y restera.

MARIANNE. Cerdic! au nom de notre enfant!...

CERDIC, la repoussant et allant à de Marsay. Au nom de notre enfant!... De Marsay, défends-toi!

Il croise l'épée contre lui.

HENRI, brisant la sienne. Non! tu veux un adversaire, et moi je ne veux qu'un bourreau... Egorge-moi! égorge-moi!... car je suis sans défense, et je veux mourir ici ou sur l'échafaud... Choisis à ton tour maintenant, ou me livrer ou me tuer, choisis...

CERDIC. Oh! rage!... Eh bien! oui! le bourreau! le bourreau pour nous deux! il y a un duel comme un autre sur l'échafaud, et je l'ai mérité pour t'y avoir soustrait; je vais me dénoncer moi-même, et nous y marcherons tous deux... Tu vois bien que le duel est encore possible entre nous.

MARIANNE. Que dis-tu, Cerdic? que dis-tu? Oh! c'est trop horrible!...

CERDIC. C'est ma volonté aussi, à moi... chacun a la sienne... ici...

MARIANNE. Excepté moi, qui jusqu'ici ai craint de la manifester; mais écoute-la, Cerdic: elle est aussi impitoyable que la tienne peut l'être.. Si tu fais un pas, si tu dis un mot, je dirai tout à mon tour... Je

dirai que moi seule ai caché cet homme, que moi seule mérite la mort!

CERDIC. Tu ne le diras pas... De quel droit oseras-tu révéler que tu as perdu ton mari pour sauver ton amant?... Oh! silence, malheureuse, silence! baisse la tête et tais-toi... tu n'as plus le droit de te dévouer, tu es mère... Il te faut un châtement... Je te condamne à vivre pour ton enfant. Viens, suis-moi!...

MARIANNE. Cerdic!...

HENRI. Et moi!... moi!...

CERDIC. Toi!... Attends ici... nous nous retrouverons sur l'échafaud; je ne manquerai pas au rendez-vous.

Il sort en entraînant Marianne et ferme la porte sur lui.

SCENE XIX.

HENRI, *seul.*

Cerdic!... Cerdic!... Marianne!... Il m'enferme... O mon Dieu!... que faire? Comment sortir d'ici... Ce Cerdic, il va tout révéler, tout dire, il va s'accuser lui-même. Oh! c'est horrible!... et rien! rien... Ah! si, ce tronçon d'épée... à son retour qu'il ne trouve que le cadavre d'Henri.

Il s'appuie l'épée sur la poitrine au même instant la porte secrète s'ouvre et d'Andreville paraît.

SCENE XX.

D'ANDREVILLE, HENRI.

D'ANDREVILLE. Arrête, malheureux!

HENRI. D'Andreville!

D'ANDREVILLE. Oui, ton ami, ton compagnon d'armes et de prison, qui t'a déjà sauvé de la mort, et qui maintenant vient te sauver de l'échafaud.

HENRI. Que veux-tu dire?

D'ANDREVILLE. Viens, suis-moi; je te l'expliquerai.

HENRI. Mais encore?

D'ANDREVILLE. Les momens sont précieux... le temps presse...

HENRI. Mais on vient de ce côté... on accourt, je dois rester.

D'ANDREVILLE. Tu dois me suivre, te dis-je... Je sais tout... j'ai tout appris... Viens, viens...

Il l'entraîne.

SCENE XXI.

MARIANNE, CERDIC, LE REPRÉSENTANT, JEAN, PEUPLE, GARDES.

CERDIC. Ici! c'est ici que je veux m'expliquer devant tous...

LE REPRÉSENTANT. Que veux-tu?

CERDIC. N'est-il pas vrai que la loi condamne à la guillotine quiconque soustrait un condamné à la justice?

LE REPRÉSENTANT. Oui!...

CERDIC. N'est-il pas vrai que la loi est impitoyable?

LE REPRÉSENTANT. Oui, impitoyable.

CERDIC. Qu'elle ne fait grâce à personne?

LE REPRÉSENTANT. Non, à personne... Pourquoi ces questions, citoyen Cerdic?...

CERDIC. Citoyen représentant, il est un homme qui a soustrait un condamné à la justice, qui l'a caché chez lui, qui l'y cache encore.

LE REPRÉSENTANT. Cet homme, nommez-le! nommez-le!

CERDIC. C'est moi!...

LE REPRÉSENTANT. Toi?...

CERDIC. Oui, oui, le capitaine Cerdic, moi! qui m'avoue coupable, d'avoir caché Henri de Marsay, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, de l'avoir caché ici, ici, où il est encore!... Il n'en peut être sorti.

SCENE XXII.

LES MÊMES, D'ANDREVILLE, *reparaissant à la porte.*

D'ANDREVILLE. Vous vous trompez, capitaine Cerdic, Henri de Marsay n'est pas ici... c'est moi qui viens réclamer mon poste sous vos coups.

CERDIC. Vous, d'Andreville?

D'ANDREVILLE. Moi-même, et je suis à ma place; car de Marsay avait sauvé l'enfant de Jean; car à de Marsay appartenait l'aiguillette qui portait avec elle sa grâce, et de Marsay marchait à la mort... Je suis venu rétablir les choses comme elles devaient être... je suis venu mettre Henri de Marsay en liberté, et si l'échafaud m'attend, je suis prêt.

CERDIC. Quoi!... il m'échapperait encore!... Trahison!... trahison de tous côtés... D'Andreville, vous avez manqué à votre devoir... D'Andreville, il est sept heures, et à sept heures vous deviez être

au milieu de la flotte anglaise, vous l'avez juré sur l'honneur.

D'ANDREVILLE. J'avais un rendez-vous tout aussi important, monsieur... et j'ai craint de faire attendre le bourreau... Mais si j'ai pris la place de de Marsay ici, il a pris ma place là-bas!

MARIANNE. Grand Dieu!

CERDIC. De Marsay!

D'ANDREVILLE. Oh! soyez tranquille, monsieur, toutes mes dispositions sont prises... Les pouvoirs que vous m'aviez donnés ne pouvaient servir qu'à un seul d'entre nous... Je l'ai revêtu de l'uniforme qui m'était destiné, et je l'ai vu partir au milieu des matelots; et il est brave, monsieur, brave autant que moi, plus instruit et plus calme dans le combat; vous n'avez pas perdu au change, il réussira... Et tenez, tenez... je crois entendre... (*Bruit d'une explosion suivi de trois coups de canon.*) Trois! c'est le signal du succès... la flotte est incendiée... Capitaine Cerdic, j'ai rempli mon devoir, à vous de remplir le vôtre.

Grand tumulte au dehors, cris: *Vive la nation!*

SCENE XXIII.

LES MÊMES, MICHEL, PEUPLE.

MICHEL. Capitaine! capitaine! voilà vos matelots qui rentrent dans le port en criant

victoire... Le feu est sur les vaisseaux anglais.... Tenez, tenez, voici vos braves marins.

OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO OOO

SCENE XXIV.

LES MÊMES, HENRI, *blessé à plusieurs endroits, porté par les marins.*

MARIANNE, *à part.* Ciel! mourant!

D'ANDREVILLE. De Marsay! se peut-il?

HENRI. Capitaine Cerdic, ma mission est accomplie... J'ai jeté les brûlots sur les vaisseaux ennemis... Je meurs sans regret pour la France!

MARIANNE, *à part.* Et pour moi.

HENRI, *à voix basse, éloignant d'Andreville du geste, et dans les bras de Cerdic.* Capitaine Cerdic, je vais paraître devant Dieu... Elle est innocente! ma vie pour son pardon.

Il meurt.

CERDIC., *bas.* Innocente! c'est la dernière parole d'un mourant. (*Il tend la main à Marianne. A voix haute.*) Citoyens, que tous les vaisseaux du port arborent pavillon noir en signe de deuil... C'est un brave marin qui a succombé... Allons demander compte à l'Anglais de la mort de notre frère... Citoyens, l'heure de l'attaque a sonné! Le vaisseau que je vais monter pour combattre l'Anglais, je le baptise *le Vengeur!*... Quelque chose me dit là que Dieu, comme à de Marsay, nous accordera à tous une belle fin.

FIN.